

EX LIBRIS R.A. Hellewell.
Liverpool, 1934. April.
2 vols. in one. Prose & Poems. 1788.

(Earl of Tankervilles ^{from} Library Sale.)
1932

Chillingham Castle.

EX LIBRIS R.A. Hellewell.
Liverpool, 1934. April.
2 vols. in one. Prose & Poems. 1788.

(Earl of Tankervilles ^{from} Library Sale.)
1932

Chillingham Castle.

12240. a. 14

ŒUVRES

DE MR.

LE CHEVALIER

DE

BOUFFLERS.

(Stanislas Jeande) Marquis

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

DE VRIES

D. M.

LE CHEVALIER



BOULEVARD

TOME PREMIER

PARIS

M. DE LAUNAY

A MADAME
LA BARONNE D**.

BELLE Zélis, agréez cet ouvrage
Du plus aimable des auteurs.
Votre nom, vos traits enchanteurs
En eussent orné chaque page,
Si dans le G*** il avoit voyagé.
Toujours par l'amour dirigé,
Le sentiment et la tendresse,
L'enjoûment, la délicatesse
Animent ses vers séducteurs;
Et son édition complète
Est une corbeille de fleurs,
A mettre sur votre toilette.
Acceptez cet hommage au nom des Editeurs;
Le dieu du goût apprendroit avec peine
Qu'on offrit le recueil du chantre heureux des
cœurs
A d'autre qu'à leur Souveraine.

LES EDITEURS.



NOTE DES ÉDITEURS.

VOICI l'édition la plus complète, qui ait paru jusqu'à ce jour, des œuvres de l'Anacréon de notre siècle. Nous ne pouvons prendre d'engagement plus agréable au public, qu'en lui promettant de donner par la suite, dans le même format, un supplément des nouvelles productions de Mr. le Chevalier de Boufflers.

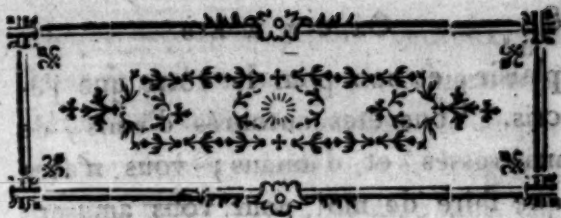


A ALINE,
REINE DE GOLCONDE.

É P I T R E.

PAR votre ordre, belle Éliante,
Je vais du léger Hamilton,
Avec une voix moins brillante
Essayer de prendre le ton.
Il avoit une douce lyre,
Dont il Jouoit adroitement,
Même au milieu de son délire :
Moi, je n'ai qu'un sistre allemand ;
Et les sons aigres que j'en tire,
Ne peuvent, à ce que je crois,
Bien accompagner que ma voix.
Mais sans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
Aline, auprès de son village,
Troqua dans un vallon charmant,
Son innocence et son laitage
Contre un joli petit enfant.
Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait.
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence.
Aline, de cet enfant-là,
Dont le hasard m'avoit fait père,

Fit à ses parens un mystère :
Mais sa taille à la fin parla ;
Sa mère même apprit par-là ,
Qu'elle seroit trop tôt grand'mère.
J'ai remarqué que les parens ,
Ont tous un singulier caprice :
Ils veulent qu'on les avertisse ,
Avant de faire des enfans :
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas ,
Fautc d'avoir prévu le cas ;
La maudite mère en furie ,
Donne cent coups à ma beauté ;
Son doux visage est souffleté ;
Sa gorge d'albâtre est meurtrie ;
Et pour comble de cruauté ,
Mon brutal beau-père irrité
Chasse à jamais de sa patrie ,
Aline et ma postérité.
Cependant , malgré ce tapage ,
Pour Aline , rassurez-vous ;
Le ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage ;
Et jamais un joli visage ,
Ne fut , dit-on , mangé des loups.
D'Aline une ville inconnue ,
Reçut un petit citoyen :
Par-tout elle fut bien reçue :
Elle ne manqua plus de rien ;
Et des gens qui depuis l'ont vue
M'ont dit qu'elle se portoit bien.



LA REINE
DE GOLCONDE.
CONTE.

JE m'abandonne à vous, ma plume; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit. et commandez à votre maître.

Le Sultan de mille et une nuits interrogeoit Dinazarde; le géant Molinos, son bélier, et on contoit des histoires: contez-m'en aussi quelque'une que je ne sache pas, Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon

plaisir, et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amans; vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi je suis seul, et je voudrois bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurèle, *Imperator Romain*, à son secours pour s'endormir: moi, j'appelle la REINE DE GOLCONDE pour me réveiller.

J'étois dans un âge où un univers nouveau se déploie à des organes à peine développés; où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais plaisirs dans de plus douces illusions: j'avois quinze ans en un mot, et j'étois loin de mon gouverneur, sur un grand cheval anglois, à la queue de vingt chiens courans qui chassoient un vieux san-

glier : jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures, les chiens tombèrent en défaut et moi aussi. Je perdis la chasse. Après avoir long-tems couru à toute bride, comme mon cheval étoit hors d'haleine, je descendis. Nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe, ensuite il se mit à brouter et moi à déjeuner.

Je déjeunois avec du pain et une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts : une échappée de vue offroit à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée, dont une vaste plaine, couverte de riches moissons et d'agréables vergers, me séparoit.

L'air étoit pur, et le ciel serein : la terre encore brillante des perles de la rosée ; et le soleil à peine au tiers de sa course, ne lançoit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par son haleine.

Où sont-ils ces amateurs de la nature , qui savent si bien jouir d'un beau tems et d'un joli paysage ? c'est pour eux que je parle ; car pour moi j'étois alors moins occupé de cet objet , que d'une paysanne en corset et en cottillon blanc , que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur la tête. Je la vis avec un secret plaisir , passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau , et suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant , elle me parut d'une grande fraîcheur ; et sans rien concevoir de ce qui se passoit au-dedans de moi , je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisais l'embellissoit à mes yeux , et bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Georgie et la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite laitière , et jamais une créature aussi parfaite , n'a-

voit orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire , pour entrer en conversation avec elle , je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son village , sur sa famille , sur l'âge qu'elle avoit. Elle répondit à tout avec la simplicité de son âge , et comme elle avoit une fort jolie bouche , je lui trouvai beaucoup d'esprit.

Je sus qu'elle étoit du hameau voisin et qu'elle s'appelloit Aline. Ma chère Aline , lui dis-je , je voudrois bien être votre frère ; (ce n'est pas cela que je voulois dire) , et moi je voudrois bien être votre sœur , me répondit-elle. Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez , ajoutai-je en l'embrassant. Aline voulut se défendre de mes caresses , et dans les efforts qu'elle fit , son pot tomba , et son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer :

et se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot et voulut se sauver. Mais en courant son pied glissa sur la voie lactée, elle tomba à la renverse; je volai à son secours, mais inutilement; une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever, et m'entraîna dans sa chute.....

J'avois quinze ans et Aline quatorze: c'étoit à cet âge et dans ce lieu que l'amour nous attendoit pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline; mais bientôt sa douleur fit place à la volupté, elle lui fit aussi verser des larmes. Et quelles larmes! Ce fut alors que je connus vraiment le plaisir, et le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le tems, qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous, suivoit sa marche pour le reste de la nature, et le soleil incliné vers l'horison, rappelloit les bergers à leurs cabanes, et les trou-

peaux à leurs étables : l'air retentissoit du son des cornemuses et des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est tems que je m'en aille, dit Aline ; car ma mère me battroit. Je respectois encore ma mère dans ce tems-là : je n'eus pas l'esprit de la désabuser du respect qu'elle avoit pour la sienne. J'ai perdu mon lait et mon honneur, ajouta-t-elle, mais je vous le pardonne. Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que votre lait et le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi, et un anneau d'or que je portois au doigt : elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages toujours collés l'un contre l'autre, se séparèrent humides de larmes et de baisers. Je remontai à cheval et après avoir suivi aussi loin que je pus des yeux ma chère Aline, je fis mes derniers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs, et je revins au

château de mon père bien fâché de n'être point un petit paysan du hameau d'Aline.

J'avois bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon, et de faire grace, en faveur de la belle Aline, à tous les gibiers de la province; mais ces projets si chers à mon cœur, s'évanouirent comme un songe. J'appris en arrivant, que des nouvelles imprévues forçoient mon père à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui; j'embrassai ma mère en pleurant, mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le tems ronge l'acier et l'amour: j'étois inconsolable en partant: je fus consolé en arrivant. A mesure que je m'éloignois d'Aline, Aline s'éloignoit de mon esprit; et la joie d'entrer dans un monde nouveau, me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage et l'ambition remplacèrent Aline dans mon cœur, et après six

pénibles campagnes , dans lesquelles je reçus de grandes blessures et de petites récompenses , je revins à Paris me dédommager dans le service des belles , de tout ce que j'avois souffert au service de l'état.

Sortant un jour de l'opéra , je me trouvai par hasard à côté d'une jolie femme qui attendoit son carrosse; après m'avoir regardé avec attention , elle me demanda si je la reconnoissois; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la première fois. Regardez-moi bien , dit-elle. L'ordre n'est pas dur , répondis-je , et votre visage saura bien vous faire obéir : mais plus je vous regarde , plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à présent et ce que je vois à cette heure. Puisque mes traits ne me rappellent point à votre souvenir , dit-elle , peut-être que mes mains seront plus heureuses. Alors ôtant son gant , elle me montra l'anneau que j'avois jadis

donné à la petite Aline ; l'étonnement m'ôta la parole ; son carrosse arriva , elle me dit d'y monter avec elle , je la suivis ; voici son histoire.

» Vous vous souvenez peut-être en-
» core de mon pot au lait, et de tout ce
» que je perdis avec lui. Vous ne saviez ce
» que vous faisiez ni moi non plus ; mais
» je sus bientôt que c'étoit un enfant :
» ma mère s'en aperçut aussi et me
» chassa de la maison ; je m'en allai
» demandant l'aumône à la ville voi-
» sine , où une vieille me retira. Elle
» me servoit de mère et je lui servis
» de nièce ; elle eut soin de me parer
» et de me produire ; je répétois sou-
» vent par son ordre , les leçons que
» vous m'aviez données ; et comme
» vous aviez eu pour successeur immé-
» diat le curé du lieu , votre fils lui
» échut en partage. Il en a fait depuis
» un très-joli enfant de chœur. Ma
» tante espérant que ma beauté lui se-
» roit encore plus utile dans une grande

» ville , me mena à Paris , où , après
» avoir passé par plusieurs mains dif-
» férentes , je tombai dans celles d'un
» vieux président ; une des premières
» personnes de l'état pour la dignité ,
» étoit une des dernières pour l'amour ,
» et il se trouvoit réduit à bien peu
» de chose , quand il étoit dépouillé
» de sa perruque , de sa simarre et de
» son porte-feuille. Cependant le peu
» qui en restoit m'aima à la folie et
» nous combla , ma tante et moi ,
» d'argent et des pierreries. Ma tante
» mourut ; j'en héritai ; j'avois environ
» vingt mille livres de rente et beau-
» coup d'argent comptant ; je trouvai
» le métier que j'avois fait jusqu'alors
» ennuyeux , je voulus faire celui d'hon-
» nête femme , qui a aussi son ennui.
» Pour quelques louis que je donnai
» à un généalogiste , je fus une fille
» d'assez bonne maison. Quelques liai-
» sons que je formai avec des gens de
» lettres , me valurent la réputation

» d'esprit, peut-être même un peu d'es-
» prit. Enfin, un homme de naissance ,
» riche de plus de cent mille livres
» de rente , crut foiblement payer ma
» vertu en m'épousant ; et la pauvre
» Aline est à présent , pour le public ,
» *la marquise de Castelmont* ; mais
» pour vous *la marquise de Castel-*
» *mont* veut toujours être Aline”.

Et qui avez-vous plus aimé , lui dis-
je , de tout ce que vous avez connu ?
» Pouvez-vous me le demander , me
» répondit-elle ? j'étois simple quand
» vous m'avez vue , et je ne l'étois
» plus quand j'en ai vu d'autres. J'a-
» vois commencé à me parer , je n'é-
» tois plus si belle ; j'avois besoin de
» plaire , je ne pouvois plus aimer.
» L'art nuit à tout ; le rouge que nous
» mettons décolore nos joues ; les sen-
» timens que nous affectons refroidis-
» sent nos cœurs. Je n'ai aimé que
» vous ; et quoiqu'il soit plus aisé d'être
» plus fidelle que moi , il seroit impos-

» sible d'être plus constante : votre
» idée toujours présente à mon esprit
» dans les infidélités que je vous fai-
» sois , en empoisonnoit presque tou-
» jours le plaisir. J'avouerai cependant,
» qu'elle leur prêtoit de tems en tems
» des charmes".

J'eus une véritable joie de retrouver ma chère Aline ; nous nous embrasâmes avec les mêmes transports que dans ces tems heureux où nos lèvres n'avoient point encore rencontré d'autres, lèvres et où nos cœurs répondoient aux premières invitations de la volupté : nous arrivâmes chez elle, j'y restai à souper, et comme Mr. de Castelmont étoit absent, je survécus à toute la compagnie, et j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées et les lits superbes, il aime à voltiger sur l'émail des prairies et à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jo-

lie femme , mais elle ne s'appelloit et n'étoit plus Aline.

Amans qui voulez connoître l'amour, ou seulement la volupté , n'allez point en bonne fortune avec des lettres du ministre dans votre poche , qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances , que je vis Madame de Castelmont, et j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux le doux repos et les tendres plaisirs ? jusqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? Je ne faisais point encore ces sages réflexions , quand on est brigadier comme je l'étois , on pense bien plus à devenir Maréchal-de-camp que philosophe , et malgré toute la sévérité des Ministres , on en est ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaise en sortant de chez Madame de Castelmont, et je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de

ma patrie, après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil en Allemagne, et bien des injustices à la cour, je passai aux Indes, en qualité de Lieutenant - Général.

Je laisse aux poètes et aux gascons le soin d'essuyer et de décrire des tempêtes. Pour moi, je voyage ordinairement sans accident : tout étoit calme à mon arrivée, et mon séjour dans les Indes ressembloit plutôt à un voyage de plaisir qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différens royaumes qui partagent ce vaste pays et je m'arrêtai en Golconde. C'étoit alors l'état le plus florissant de l'Asie. Le peuple étoit heureux sous l'empire d'une femme, qui gouvernoit le Roi par sa beauté, et le royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers et ceux de l'Etat étoient également pleins. Le paysan cultivoit sa terre pour lui, ce qui est rare, et les trésoriers ne re-

cevoient point les revenus de l'Etat pour eux , ce qui est encore plus rare. Les villes ornées d'édifices superbes , et plus embellies encore par les délices qui y étoient rassemblées , étoient pleines d'heureux citoyens , fiers de les habiter. Les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance et la liberté qui y régnoient , et par les honneurs que le gouvernement rendoit à l'agriculture ; les grands enfin étoient enchantés à la cour par les beaux yeux de leur Reine , qui savoit l'art de récompenser leur fidélité sans épuiser les trésors publics , art infailible et charmant dont les Reines usent trop peu à mon gré , et dont le Roi , son époux , ignoroit qu'elle se servit. J'arrivai à cette cour , et j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'abord une audience publique du Roi , ensuite de la Reine , qui m'ayant apperçu baissa son voile. Sur sa réputation , je l'avois soupçonnée de ne rien voiler ; je

fus très-étonné de cette réception : au reste elle me reçut fort bien et je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage que je mourois d'envie de voir ; d'abord parce qu'on le disoit fort beau, ensuite parce que tout ce qui appartient à une grande Reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins et le parc qui environnoient le palais ; j'acceptai la partie ; nous nous levâmes avec le soleil : on me mena par de superbes allées dans une espèce de bois touffu, où les myrthes, les acacias et les orangers mêloient leurs odeurs et leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres : mon guide sauta légèrement dessus, et ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de cet of-

ficier; et ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fût l'usage de mener perdre les étrangers au lieu de les mener promener; mais quelle fut ma surprise, quand, arrivé à la lisière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois Aline et l'amour! c'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier; il n'y manquoit qu'une laitière que je vis bientôt paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline et le même pot au lait. Est-ce un songe, m'écriai-je? est-ce un enchantement? est-ce un ombre vaine qui fait illusion à ma vue? Non, me répondit-elle; vous n'êtes ni endormi, ni ensorcelé, et vous verrez *tout à l'heure* que je ne suis point un fantôme. C'est Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier et qui n'a voulu être connue de

vous

vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa couronne en reprenant son pot au lait : vous lui avez rendu l'état de laitière, plus doux que celui de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde, et je ne vis qu'Aline. Nous étions tête à tête. Alors les Reines sont des femmes : je retrouvai ma première jeunesse et je traitai Aline comme si elle avoit conservé la sienne, parce que les Reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoissance, Aline reprit ses habits de Reine, qu'une esclave de confiance, qui l'avoit suivie lui apporta. Nous rentrâmes dans le palais, où je lui vis recevoir toute sa cour, avec une grace et une bonté qui charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns, parloit aux autres, sourioit à tous; en un mot, elle avoit bien l'air d'être maîtresse de tout le

monde, mais elle ne paroissoit la Reine de personne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la suivis dans une salle séparée, où m'ayant fait asseoir à côté d'elle, elle me conta ainsi ses dernières aventures.

» Le Marquis de Castelmont fut tué
» en duel environ trois mois après
» votre départ, et il laissa sa veuve
» éplorée, avec quarante mille écus
» de rente pour toute consolation.
» Une partie de ses biens étoit en Sicile et demandoit, disoit-on, ma
» présence. Je m'embarquai avec joie
» pour ce voyage. Mais un vent contraire força ma frégate de relâcher
» sur une côte éloignée, où un vaisseau encore plus contraire la prit et
» l'emmena. C'étoit un corsaire turc,
» dont le capitaine fit à l'équipage
» tous les mauvais traitemens, et à
» moi tous les bons dont les Turcs
» sont capables; il me conduisit à

» Alger, de-là à Alexandrie, où il fut
» empalé. Je fus vendue comme es-
» clave, avec toute sa maison, et tom-
» bai en partage à un marchand Mo-
» gol, qui me conduisit ici et me fit
» apprendre la langue du pays, dans
» laquelle je fis en peu de tems de
» grands progrès. J'avois connu la
» misère, mais point le malheur, et
» je ne pus supporter l'esclavage : je
» me sauvai de chez mon maître sans sa-
» voir où j'allois ; je fus rencontrée par
» des eunuques, qui, me trouvant
» belle, m'amènèrent au Roi. J'eus
» beau demander grace pour ma ver-
» tu, je fus enfermée dans le serrail,
» et dès le lendemain, je reçus de
» tout ce qui m'entouroit les honneurs
» de Sultane favorite, que le Roi m'a-
» voit accordés pendant la nuit ; bien-
» tôt la passion du Roi n'eut plus de
» bornes, et mon autorité n'en eut pas
» davantage. La Golconde accoutumée
» aux arrêts que je dictois au fonds du

» serrail , me vit , sans étonnement ,
» devenir l'épouse de son Souverain ,
» qui n'étoit depuis long-tems que mon
» premier sujet. Je me suis ressouve-
» nue dans mon palais de ce petit vil-
» lage où j'avois conservé mon inno-
» cence , et sur-tout de ce charmant
» vallon où je la perdis ; j'ai voulu re-
» tracer à mes yeux l'image intéres-
» sante de mes premières années et
» de mes premiers plaisirs. C'est moi
» qui ai bâti ce hameau que vous avez
» vu dans l'enceinte de mon parc ; il
» porte le nom de mon ancienne pa-
» trie , et tous ses habitans sont trai-
» tés comme mes parens et mes amis.
» Je marie tous les ans un certain nom-
» bre de leurs filles , et souvent j'admets
» les plus vieux d'entr'eux à ma ta-
» ble , pour me retracer le tableau de
» mon vieux père et de ma pauvre
» mère que j'aimerois à respecter , si
» je les possédois encore. Les herbes
» de la prairie ne sont jamais foulées

» que par les danses des jeunes gar-
» çons et des jeunes filles du hameau ;
» la coignée respectera, tant que je
» vivrai, ces arbres imitateurs de
» ceux qui prêtèrent leur ombre à nos
» amours, et mes habits de paysanne,
» conservés avec mes ornemens royaux,
» ne cessent, au milieu de l'éclat qui
» m'environne, de me rappeler ma
» première obscurité. Ils me défendent
» de mépriser une condition dans la-
» quelle j'ai mieux valu que dans au-
» cune autre ; ils me défendent de mé-
» priser l'humanité ; ils m'instruisent
» à régner”.

O ! la charmante princesse que celle
de Golconde ! elle étoit tout à la fois
bonne Reine, bon Roi, bonne femme
et bon philosophe : elle étoit encore
plus, elle étoit bonne jouissance. Hé-
las ! je ne le fus que pendant quinze
jours, au bout desquels je fus surpris
avec elle par son mari lui-même, et
obligé de sortir de son royaume par

la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de tems après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités et aux plus grandes disgraces, ne méritant ni les unes ni les autres. J'ai erré depuis sans fortune et sans espérance, de pays en pays, enfin je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque j'y trouve à la fois une solitude et une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent, que c'étoit à lui que je contois cette histoire : mais comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce recit s'adresse à une petite vieille, vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré et qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues ; mais elles furent écoutées de la vieille, avec une attention singulière ; elle n'en perdit pas une parole, et quand j'eus fini, elle me dit : ce qui

me plaît le plus dans votre histoire , c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en savez-vous , lui dis-je , peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis sûre du contraire , me dit-elle. Madame se mêle donc un peu de magie , repris-je ? Pas tout à fait , repliqua-t-elle , mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois , lui dis-je , que l'anneau de Salomon qui puisse avoir cette vertu. Connoissez-vous celui d'Aline , dit-elle , en souriant , et en me montrant sa main ; Aline que vous avez fait monter sur le trône de Golconde et que vous en avez fait descendre ? qui , fugitive et proscrire , est venue chercher dans des lieux éloignés un asyle contre la colère de son mari , à laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre ?

Quoi ! c'est encore vous , m'écriai-je ? je suis donc bien vieux ; car j'ai ,

si je m'en souviens, un an plus que vous, mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage. Qu'importent, dit-elle, d'un ton grave, notre âge et notre figure? Nous étions autrefois jeunes et jolis : soyons sages à présent, nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons dissipé au lieu de jouir : nous voici dans celui de l'amitié ; jouissons, au lieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir, et le bonheur peut remplir toute la vie ; ce bonheur si désiré et si méconnu, n'est que le plaisir fixé. L'un ressemble à la goutte d'eau, et l'autre au diamant. Tous deux brillent du même éclat ; mais le moindre souffle fait évanouir l'un, et l'autre résiste aux efforts de l'acier. L'un emprunte son éclat de la lumière : l'autre porte la lumière dans son sein et la répand dans les ténèbres : ainsi tout dissipe le plaisir, rien n'altère le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces ; un ruisseau d'eau vive et claire descendoit de la cime , en faisant mille détours , et venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne ; voyez me dit-elle , si cela suffit à votre contentement, voilà ma demeure, elle sera la vôtre si vous le voulez. Cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des soins que vous en aurez pris ; cette eau transparente vous invite à la puiser ; du haut de cette montagne, votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs royaumes : montez-y, vous y respirerez une air plus vif et plus sain ; vous y serez plus loin de la terre et plus près des cieux ; considérez de-là ce que vous avez perdu, et vous me direz si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine

Aline, pénétré d'admiration pour elle et de mépris pour moi ; nous nous aimâmes plus que jamais et nous devînmes l'un pour l'autre notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne ; j'ai laissé toutes mes folles passions et tous mes préjugés dans le monde, que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux, mon esprit plus profond, mon cœur plus sensible.. Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions et de tendres sentimens ; et ce n'est qu'à la fin de mes jours, que j'ai commencé à vivre.



E N V O I

A U R O I D E D.

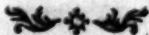
Ainsi loin des grandeurs et de la volupté,
Le bonheur m'attendoit au bout de ma carrière ;

Et l'amitié d'Aline en sa caducité,
Fit plus que notre amour, et plus que sa beauté
Dans mon printems n'avoient pu faire.

O Prince ! qui du trône où le ciel vous a mis,
D'un regard fraternel, voyez l'espèce humaine,
Votre cœur est bien fait pour la plus douce chaîne,

Et malgré votre rang vous aurez des amis :
Vous ferez des heureux, vous le serez vous-même.

Les peuples que le sort a soumis à vos loix,
Du sort à chaque instant confirmeront le choix.
On élit tous les jours un maître que l'on aime.



VOYAGE EN SUISSE.

LETTRES

DE

M. LE CHEVALIER DE B***.

A MADAME

LA MARQUISE DE B***,

SA MÈRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du 4 Octobre.

LE mauvais tems et les bonnes fa-
çons nous ont retenu deux jours à Bruyè-
res. Nous voici à Colmar, d'où nous
partons faute d'y trouver madame du
Comte, qui fait actuellement ses ven-

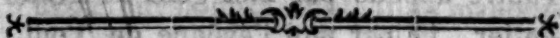
Tome I.

C

danges. Nous avons voulu nous donner pour peintres , mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthievre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte ; au reste, je me suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre Saint-Robert qui m'a fait des récits de guerre aussi ornés que ceux de Donnereau : par exemple : » J'ai vu , » mordieu , la cavalerie du Roi qui bat- » toit les ennemis du Roi par-tout où » ils se montroient. Mordieu , à Guas- » talla leur front nous dépassoit , et par » un à droite et un à gauche nous les » avons enveloppés sans tant de manœuvres , mordieu , et nous sommes entrés dedans comme dans du beurre. » Ils avoient ce jour-là du canon , mordieu , et ils nous en fouettoient tout au travers du nez ; c'étoient des boulets comme à l'ordinaire , qui étoient suivis de quatre petites balles , grosses comme des œufs , mordieu , et qui faisoient un r , r , r , ravage épouvantable , sacredieu.

Mesdames de Cambise et de Cucé, qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air, mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai demain matin à Basle, d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez, chez Mr. de Voltaire, sous le nom de Charles, en le faisant prier de me les garder jusqu'à mon passage. J'ai pris le parti de réformer mon cocher et mon postillon, et deux chevaux, dont l'un nommé vulgairement la grise, sera vendu à quelque prix que ce soit; et l'autre appelé par mes gens le grand entier, et par moi l'évêque de Toul, sera donné pour quinze louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'abbé Porquet de cette exécution-là; qu'il veuille bien écrire à Mr. Rollin, pour avoir l'argent nécessaire, et qu'il dise à mon piqueur de faire hacher de la paille pour ceux qui resteront, et surtout pour le grand maigre, surnommé la lanterne, à cause de sa transparence;

et que le susdit abbé Porquet, soit toujours bien persuadé qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle maman, je me réjouis de parler de vous à monsieur de Voltaire, et de lui dire tout ce que j'en pense; car je parie qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite. Il faut que l'habit du cocher reste, et qu'on l'en dédommage par une petite gratification, prise sur la vente du premier cheval; pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.



L E T T R E II.

Du 9 Octobre.

ME voici chez le chevalier de Beautteville, qui m'a reçu comme un Suisse qui descendroit du ciel à cheval sur un rayon. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée et

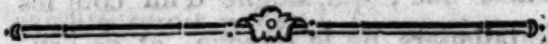
des députations des treize cantons qui viennent le reconnoître. Il va y avoir une Diète pour différentes affaires , dont le succès est très - incertain ; les dénouemens prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez - vous de toute la Suisse ; les femmes y sont charmantes ; je serois même tenté de les croire coquettes , si les femmes pouvoient l'être.

Ce peuple-ci me représente le peuple Gaulois : il en a la stature , la force , le courage , la fierté , la douceur et la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon , mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sèment pour eux , et ne recueillent pas pour d'autres. Les chevaux ne voyent pas les quatre-cinquièmes de leur avoine mangés par les Rois. Les Rois n'en sont pas plus gras et les chevaux ici le sont bien davantage. Les paysans sont grands et forts , les paysan-

nes sont fortes et belles. Je remarque que par-tout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes ; soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne seroit pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guères, mais elle s'occupe beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir, pour qui est sûr d'en retirer le fruit ; il y a autant de plaisir de labourer qu'à moissonner. Les loix des Suisses sont austères ; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, et celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, Madame, je me porte bien ; je suis enchanté de Mr. Belpré. C'étoit un garde du Roi Stanislas, qui se mêle de peinture, et qui remporta cinquante louis d'or de Genève. L'Ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le Roi que dans le pays le plus libre, il a à cette heure le plus fidèle de ses su-

jets ; et vous , chantez de ma part : aimez-moi comme je vous aime.



L E T T R E I I I .

Du 26 Octobre.

ME voici dans le charmant pays de Vaud ; je suis au bord du lac de Genève , bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoye , et de l'autre , par de superbes vignobles , dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellens ; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura ; en sorte que d'un même coup-d'œil , je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau , et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en mignature. Imaginez une

jatte de quarante lieues de tour , remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue , qui baigne d'un-côté les chataigniers de la Savoye , et de l'autre , les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoye , la nature étale toutes ses horreurs , et de l'autre , toutes ses beautés ; le mont Jura est couvert de villes et de villages dont la vigne couvre les toits , et dont le lac mouille les murs ; enfin , tout ce que j'é vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant , c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay ; on ne m'y connoît que comme peintre , et j'y suis traité par-tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés : je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi , et j'y reçois des politesses , que j'aurois , tous au plus , à attendre de la Lorraine ; l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand Sei-

gneur pour se présenter chez eux , il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci ; tout ce que la parenté seroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée , pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage ; son mari l'a engagée , quoique vieille , à se faire peindre ; j'ai parfaitement réussi. Pendant le tems du portrait , j'ai toujours mangé chez elle , et elle m'a fort bien traité. Ce matin , quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage , le mari m'a dit : Monsieur , voilà un portrait parfait ; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur , on ne se juge jamais bien soi-même ; le grand mérite se voit en petit , et le petit se voit en grand ; personne ne s'apprécie , et il est plus raisonnable de se laisser

juger par les autres ; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur , m'a-t-il dit , votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que quelque chose que vous me demandiez , vous ne sauriez me demander trop.

Et moi , Monsieur , quelque peu que vous me donniez , je ne trouverai point que ce soit trop peu ; je vous prie de n'avoir , de ce côté-là , aucune honte , et de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous , dont je suis plus content que je ne le serai de quelqu'argent que je reçoive.

Monsieur , je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites , mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur , si j'avois l'honneur d'être plus connu de vous , je hasarderois de vous en faire présent , et ce n'est que pour vous obéir , que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre ;

mais conformez-vous , s'il vous plaît , aux circonstances du pays , qui n'est pas riche , et du peintre , qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monsieur , puisque vous ne voulez rien dire , je vais hasarder d'acquiter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau , et revient la main pleine d'argent , me disant : Monsieur , c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette , et en même tems il me remit trente-six livres.

Monsieur , lui dis-je , souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus , fait en aussi bonne compagnie que la vôtre ; permettez que je vous en remette les deux tiers , et qu'en échange je donne , à Madame , votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues ; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes , et je

m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît; c'est monsieur de Courvoisier, colonel - commandant du régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz, sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans et l'autre vingt, la cadette est belle comme un ange; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, monsieur Belpré et moi, dans toutes les assemblées, sous le même nom; et nous voyons plus

d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans , qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes , il ne s'en trouve pas quatre de laides , et pas une de Catin. Oh ! le bon et le mauvais pays !

Adieu , Madame , voilà une assez longue lettre ; si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous , vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi , contez-lui mes folies , et annoncez-lui une de mes lettres , où je voudrois bien lui manquer de respect , afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaité pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.





L E T T R E IV.

OH! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix, dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est Pampan? c'est ici qu'il feroit beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet, que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne, pour la première fois, le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, Madame, les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées les grands mots. J'ai resté long-tems à Vevay; c'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable.

Malgré tout ce que j'avois entendu dire de la sagesse et même de l'austérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que La Fontaine avoit raison de dire, que la femme est toujours femme. Non-seulement la femme y est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontière d'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse. C'est le seul où les femmes ayent constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelles, et de petits chapeaux par dessus, avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le Roi, ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné et soupé avec le grand et célèbre Haller; nous avons eu, pendant et après le repas, une conversation de cinq heures de suite, en pré-

sence de dix ou douze personnes du pays, qui étoient très-étonnées d'entendre raisonner un Français; mais malgré l'attention et l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux. Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont Haller n'est pas assez jaloux; et par échelons, après avoir été d'Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi, et dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, maman, je vous aime partout où je suis, par-tout où vous êtes.



* *
L E T T R E V.*Du 10 Décembre.*

IL faut, ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres par la négligence de mon palfrenier, qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'isle de Circé, sans être, ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulysse et ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe, par ses bons pastels et la bonne compagnie : je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former, et je cause un moment avec les écoliers, avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers et où je n'en rende ; pas un où je ne fasse un portrait et une connoissance,

pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin , suivie de trois gros repas ; enfin , je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromp-tus.

Une fois , j'envoyai à une dame *de Gentil* un portrait du diable , avec des cornes et une queue ; elle me demanda à quel propos !

Ce n'est point sans raison , Marquise trop aimable ,

Que j'envoyai chez vous le diable et son portrait ;

Je ne sais s'il vous tenteroit ;

Mais vous , vous tenteriez le diable.

Une autre fois deux autres femmes revenoient du prêche , et me demandoient ce que j'avois fait pendant ce tems-là.

Ce matin comme de vrais anges ,

Vous étiez toutes au saint lieu :

Et moi je chantois vos louanges ,

Quand vous chantiez celles de Dieu.

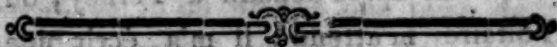
Je vais après-demain à Ferney, où Voltaire m'attend; il m'a écrit une lettre charmante; je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre tems que moi pour le voir, mais on boit le vin de Tockai jusqu'à la lie. Sur-tout assurez bien le Roi, que je ne reviendrai point Déiste.

Adieu, maman, je vous aime comme on admire le Roi dans ma romance pour sa fête.

J'oublie de vous dire quatre bout-rimés que j'ai remplis dans l'ordre suivant :

Quand je n'aurois ni bras ni jambe,
J'affronterois pour vous la balle et le boulet;
Ranimé par vos yeux, je me croirois ingambe
Et je pourrois encor mériter un soufflet.

Adieu encore une fois, je vous écrirai, de Ferney, des choses plus intéressantes.



L E T T R E VI.

De Fernéy.

ENFIN me voici chez le Roi de Garbe, car jusqu'à présent j'ai voyagé comme la Fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le tems que j'ai passé sans le voir : il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudroit vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venoit de vous voir, et il vous aime comme s'il vous voyoit. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poète. Si on le partageoit en deux, et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'en-

tends, je ne sais auquel je courrois. Ses imprimeurs auront beau faire, il fera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici madame *Dentis* et madame *Dupuis*, née *Corneille*. Toutes deux me paroissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime : la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint brun, elle me paroît tenir plus de la corneille que du *Corneille*.

Au reste la maison est charmante ; la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux ; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre ; car j'ai beau vous fuir, je vous aime, et j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, et comme j'aime qu'on en parle. Il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'abbé Porquet qu'il a connu autrefois, mais il n'a jamais pu le retrou-

ver ; les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère ; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement.

J'arrivai chez une belle dame crotté et mouillé ; elle me proposa de me faire donner des souliers de son mari.

De votre mari, belle Iris,

Je n'accepte point la chaussure,

Si je lui donne une coëffure,

Je veux la lui donner *gratis*.





L E T T R E V I I.

Du 24 Décembre.

J'AI été hier pour la première fois à Genève. C'est une grande et triste ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent; et qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Genève, ce sont les femmes; elles s'ennuyent comme des mortes, mais elles mériteroient bien de s'amuser.

Le peuple suisse et le peuple français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux et l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi que moins on est libre et mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les Français, et les Turcs davantage.

Vous dont tout reconnoît l'empire et la beauté,
 Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous
 brave ;

De quoi peut lui servir sa triste liberté,
 Si le Ciel vous destine à consoler l'esclave ?

En voila assez sur les femmes en
 général ; il est tems de revenir à ma
 mère, qui est femme aussi ; mais d'un
 ordre supérieur. Elle est aux femmes,
 ce que les séraphins sont aux anges,
 et les cardinaux aux capucins.

Nous nous sommes amusés hier, une
 dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit,
 et moi, à faire des couplets. En voici
 un qu'elle a commencé sur le père
Adam, jésuite et aumônier de Vol-
 taire, et que j'ai fini.

Il faudroit que père Adam,
 Voulut être mon amant.

Oni, que la peste me crève,

S'il me veut, je suis son Eye ;

Et je serai, dès demain,

La mère du genre humain.

En voici un que je fis à la dame,

en

en même tems que je travaillois à arranger le sien.

Pendant que la chanson s'achève,
Payez-moi le prix qui m'est dû ;
Et si jamais vous êtes Eve,
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez-en une charmante, que Voltaire a faite pour moi à propos de madame *Cramer*.

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus il te sert :

Il écrit avec Voltaire,

Il sait peindre avec Hubert,

Il fait tout ce qu'il veut faire ;

Tous les arts sont sous sa loi :

De grâce, dis-moi ma chère,

Ce qu'il sait faire pour toi.

Adieu, madame, je vous aime comme
il faut vous aimer, quand on est votre
fils, et même quand on ne l'est
pas.





L E T T R E V I I I.

JE vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un Voltaire, pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers des grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre ; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble, et qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici ; je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable ; il seroit le meilleur vieillard du monde, s'il n'étoit point le premier des hommes : il n'a que le

défaut d'être fort renfermé, et sans cela il ne seroit point aussi répandu. Il est venu hier chez lui un Anglois qui ne peut se lasser de l'entendre parler anglois et réciter tous les poëmes de *Dryden* comme Pampan récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays ; c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues et des in-folio, car on ne sait pas comment il a eu le tems d'apprendre les unes et de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Genève, minaudière, avec un grand succès, et comme on la croyoit fort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits : mais je suis fort las de ne pas vous voir au milieu des différens plaisirs que j'ai ici pour céder aux instances qu'on me fait ; j'ai beau m'amuser, vous me manquez partout ; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu, madame la marquise ! il est deux heures, je meurs de sommeil, et je crois même que je vous endors par ma lettre.



LETTRE IX.

Vous jouez un peu le personnage muet dans notre correspondance ; je dirais à quelqu'autre qu'elle n'en est pas moins aimable, mais vous ne gagnez rien à vous faire prier, vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunville pour vous aider à m'écrire ; enfin j'ai rompu le vœu que j'avois fait de ne point faire des vers chez Voltaire ; il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les dieux ont récompensé la pureté de mes intentions, et pour la

première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite, sans être mécontent de moi. Les voici :

Je fus dans mon printems, guidé par la folie,
Dupe de mes désirs, le bourreau de mes sens;

Mais, s'il en étoit encore tems,

Je voudrois bien changer de vie :

Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;

Convertissez-moi, je vous prie,

Vous en avez tant pervertis!

Sur mes fautes je suis sincère,

Et j'aime presque autant les dire que les faire.

J'en demande grace aux amours :

Vingt beautés à la fois trahies,

Et toutes assez bien servies,

En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux

jours.

J'aimois alors toutes les femmes;

Toujours brûlé de feux nouveaux,

Je prétendois d'Hercule égaler les travaux;

Et sans cessé auprès de ces Dames,

Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux.

Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;

Je regrette les airs que j'ai fait pour mes belles;

Je regrette vingt bons chevaux,

Qu'en courant par monts et par vaux,

J'ai comme moi, crévés pour elles;

Et je regrette encore plus

Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus,
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'amour; dans le métier ga-
lant,

Le corps est long-tems vieux, l'esprit long-tems
enfant.

Mon esprit et mon corps, chacun pour son af-
faire,

Viennent chez vous sans compliment;
L'esprit pour se former, le corps pour se re-
faire :

Je viens dans ce château, voir mon oncle et mon
père.

Jadis les Chevaliers errans,
Sur terre, après avoir long-tems cherché for-
tune,

Alloient chercher dans la lune
Un petit flacon de bon sens,
Mais je vous en demande une bouteille en-
tière;

Car Dieu mit en dépôt chez vous,
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fops.

Souvenez-vous de moi, madame, au-
près de vous et auprès du Roi; dites-lui
de ma part sur la nouvelle année :

De tous tems unanimement,
Sire, on vous la souhaite bonne;
Et pour répondre au compliment,
Votre Majesté nous la donne,

Et vous, ma chère maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici, pour briser tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade et que vous avez besoin de moi : ce sera une raison pour tout brusquer, et pour revoler à vous. Mais n'allez pas vous y prendre grossièrement, parce que je serai obligé de montrer votre lettre.



*RÉPONSE de M. de VOLTAIRE aux
Vers de Mr. de BOUFFLERS.*

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante et dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps et son ame au régime.
Dieu fit la douce illusion,
Pour les heureux fous du bel âge ;
Pour les vieux fous, l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire,
Tiroient encore quelque chanson
De leur cervelle octogénaire ;

Mais ces exemples sont trompeurs ;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs ,
On ne leur voit point les couleurs ,
Et l'éclat que le printems donne ;
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque , de ses vilains doigts ,
Marquoit d'un sept suivi d'un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleuri qui donna des loix
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des Rois ,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant ,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux poète , vieil amant ,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous , ô jeune Boufflers ,
A vous , dont notre Suisse admire
Les crayons , la prose et les vers ,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous à chanter Thémire
Et de briller dans un festin ,
Animé du triple délire ,
Des vers , de l'amour et du vin ,





SUR L'ERREUR.

Vous me demandez si l'erreur est utile aux hommes ? Il falloit le demander de la vérité. L'une n'a jamais que des choses agréables, et l'autre que des choses tristes à nous dire. Sommes-nous heureux ? l'erreur nous fait croire que cela durera, et la vérité nous prouveroit que cela va finir : sommes-nous malheureux ? la vérité nous fait voir que c'est par notre faute, et pour toujours ; l'erreur, au contraire, nous persuade que cela est injuste et passager. Entre deux glaces, dont l'une vous montreroit plein de graces et l'autre pleine de défauts, laquelle choisiriez-vous ?

La vérité qui ne change point, est par-là même étrangère à l'homme qui change toujours. L'erreur, au contraire, varie à l'infini et s'accommode mieux

à notre nature variable. Remarquez même qu'elle a toujours quelques chose de conforme à notre volonté ; car notre jugement est sur-tout égaré par nos passions , et nos erreurs finissent toutes par se plier à nos goûts. L'ambitieux espère tout ce qu'il désire ; l'avare jouit de tout ce qu'il se refuse ; l'amant rêve qu'il est aimé. Chacun se trompe à sa fantaisie.

Comment ne nous tromperions-nous pas ? tout y concourt : l'erreur est en nous et hors de nous ; nos perceptions sont fausses , nos jugemens sont surpris , et nos connoissances sont le résultat de nos illusions. L'erreur est à la réalité , ce qu'un tableau de paysage est à une carte topographique. Dans la carte , rien n'est à sa place apparente ; dans le paysage , rien n'est à sa place réelle ; mais l'un plait , et l'autre ne fait qu'instruire.

L'erreur est encore plus utile qu'elle n'est agréable ; c'est elle qui soumet

les peuples au joug , en leur persuadant qu'ils sont plus foibles que leurs maîtres ; elle établit la paix et l'union dans les sociétés et dans les familles , en cachant à l'un qu'il est méprisé , à l'autre qu'il est haï , à l'autre qu'il est trompé : tous les états , tous les âges lui doivent leur bonheur. Mais remarquez que moins on se roidit contre elle et mieux on s'en trouve ; jugez-en par la joie naïve du peuple qui se livre à l'erreur , et par la tristesse du philosophe qui la combat. Jugez-en par les deux plus douces saisons de la vie ; l'enfance et la jeunesse : dans l'une on ne connoît rien ; dans l'autre on est trompé sur tout. Voulez-vous mieux , ici bas , que l'assaisonnement de tous les biens et le contre-poison de tous les maux ? Nous les devons à l'erreur : d'une main elle enivre le riche sur la pourpre , de l'autre , elle console le misérable sur la paille : c'est la fée protectrice de l'homme ; heureux ou

malheureux, elle ne l'abandonne jamais; elle le berce à sa naissance, elle le flatte pendant sa vie, et lui sourit encore sur les marches de la tombe. Tout n'est qu'erreur; l'enfant baise sa poupée avec transport; le jeune homme estime la courtisanne qui le corrompt; le père de famille caresse des enfans étrangers; le vieillard aime encore; le moribond sème son parc et trace le plan d'une nouvelle demeure. Sans l'erreur toute la vie seroit triste, parce qu'on verroit toujours la mort devant soi; c'est l'erreur qui nous la cache et qui nous fait jouir en nous persuadant que nous en avons le tems.

ne comme
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.
 nous en avons le tems.



C É I X ET ALCYONE,

*Traduction d'une des métamorphoses
d'Ovide.*

CÉRIX, effrayé des prodiges menaçans
qui poursuivoient le malheureux Pelée,
veut s'adresser aux oracles, recours or-
dinaire des ames inquiettes. Il se ré-
soud d'aller à Claros ; car l'impie Phor-
bas et les Plégiens infestoient le che-
min de Delphes.

Avant tout cependant, il confie son
dessein à la fidèle Alcyone ; aussitôt,
un froid mortel la saisit, une pâleur
livide se répand sur son visage, et ses
joues sont inondées de pleurs. Trois
fois elle essaye de parler, trois fois sa

Tome I.

E

bouche s'y refuse ; et d'une voix entrecoupée de sanglots : par quel crime lui dit-elle , ô mon époux ! ai-je perdu ton amour ? où sont tes soins accoutumés ! déjà tu pourrais vivre loin d'Alcyone délaissée ! déjà le projet d'un long voyage te séduit ! déjà tu m'aimes mieux absente ! mais il est , je crois , un chemin par terre , pourquoi ne pas le prendre ! je m'affligerois sans trembler , et la terreur au moins ne se mêleroit point à mes regrets. Les flots m'épouvantent , l'aspect de la mer m'attriste ; depuis peu j'ai vu des débris sur le rivage , j'y ai lu des noms écrits sur des tombes vuides ; ne te fie point imprudemment au pouvoir d'un beau-père qui enchaîne les vents et qui dissipe les orages. Quand les vents déchainés règnent sur les ondes , rien ne les arrête ; ils ravagent la terre et les mers ; ils bouleversent les nuages dans les airs , et leurs chocs bruyans allument la foudre dans les cieux : crois-en la fille

d'Eole, plus je les connois, plus je les crains; mais si aucune prière ne peut changer ton dessein, s'il est trop sûr que tu pars, emmène-moi : notre sort sera commun; je ne craindrai que ce que je souffrirai, et courant les mêmes mers, nous courrons les mêmes dangers.

Céix, aussi tendre que son épouse, n'est point insensible à de si touchantes prières : mais il ne veut ni exposer Alcyone, ni renoncer à son dessein. En vain par ses discours il essaie de la rassurer; il fallut y joindre une douce promesse à laquelle seule elle se rendit. Toute absence, dit-il, sera trop longue; mais je te jure par l'astre à qui je dois le jour, que si les destins le permettent, avant que la lune ait deux fois rempli son disque, tu reverras ton époux.

Après avoir ainsi rassuré sa triste épouse, Céix fait lancer à l'eau le navire qui doit le porter. Alcyone à cette

vue , frémit de nouveau , comme présentant l'avenir ; elle répand encore des pleurs : elle tient son époux embrassé , elle prononce l'adieu fatal d'une voix mourante , et tombe évanouie.

Déjà les matelots , pressés par Céix , ramènent les doubles rames à leur poitrine nerveuse et fendent les flots d'un mouvement cadencé. Alcyone soulève ses paupières humides et voit Céix debout sur la poupe recourbée du navire , qui lui tend les bras , elle lui tend les siens ; bientôt l'éloignement ne lui permet plus de le reconnoître ; mais ses regards suivent toujours le navire qui fuit ; les bords du vaisseau se perdent derrière l'horison ; elle voit encore le pavois flottant au haut des mâts : enfin tout disparoit. Alors éperdue , elle revient au palais , auprès du lit nuptial. Mourante , elle s'y étend ; mais ce lit trop vaste , ce palais désert la rappellent à sa douleur : tout lui parle de Céix , tout lui montre qu'elle est

privée de la plus chère moitié d'elle-même.

Le vaisseau s'éloigne de la côte et l'air commençoit à agiter les cordages. Le Pilote fait rentrer les rames, élever les vergues, et présenter toutes les voiles au vent qui le favorise. Ils étoient presque au milieu du trajet, loin de toute terre, lorsque tout-à-coup la mer blanchit sous l'écume des vagues enflées, et le fougueux vent d'orient redouble de violence. Long-tems le pilote crie : abattez les vergues, serrez les voiles... vains efforts : la tempête s'oppose à ses ordres, et sa voix se perd dans le bruit des flots. Les matelots cependant travaillent d'eux-mêmes ; les uns courent aux rames, les autres garnissent le bord, d'autres détachent les voiles ; l'un rejette l'eau du navire, un autre abaisse la vergue : mais pendant qu'ils s'agitent sans ordre, l'orage augmente de tous côtés ; les vents déchainés se font la guerre et confondent les flots mugis-

sans : le pilote même frémit ; il avoue son trouble ; dans son égarement ; il ne sait ce qu'il doit ordonner ou défendre ; le péril a triomphé de son ame. Les cris des hommes , le sifflement des cordages , le choc des vagues , les éclats du tonnerre retentissent à la fois : la mer soulevée semble monter jusqu'au Ciel , et perdre ses flots dans les nues abaissées : tantôt elle prend la couleur du sable rougeâtre qu'elle découvre , ou bien elle se montre plus noire que le styx , et les vagues applaties , blanchissent sous une écume bruyante. Le vaisseau de Trachine éprouve les mêmes vicissitudes ; quelquefois il s'élève et semble du haut des airs dominer sur les gouffres de l'océan ; bientôt il retombe environné de montagnes humides et semble implorer le ciel du fonds des abîmes infernaux. La nef assaillie par les flots , résonne comme les portes d'une ville sous les coups redoublés du béliér. Tel qu'un lion furieux s'élance contre

les traits qu'on lui oppose , tel le navire enlevé par les tourbillons , semble son- dre d'en haut sur les flots amoncelés ; déjà le pont succombe , déjà les mem- bres déjoins ouvrent un passage aux funestes ondes : les voiles sont trem- pées , les vagues et la pluie se confon- dent ; de nouvelles nuées s'écoulent en larges torrens ; on eût dit que la mer s'élevoit au Ciel et que le Ciel se fon- doit dans la mer : les ténèbres s'augmen- tent , mais la foudre y brille par inter- valles , et semble enflammer les mers ; déjà les flots ont rompu les obstacles , comme autour d'une ville assiégée ; un soldat plus terrible que toute une co- horte après mille efforts , gagne enfin de l'espoir , et seul entre mille , par- vient au haut des murs ; ainsi , quand les vagues pressées ont de toutes parts assailli les flancs du navire , une der- nière plus haute , plus impétueuse , s'é- lance et ne cesse de battre la nef ébran- lée qu'elle n'y entre comme d'assaut.

Quelques malheureux essayent encore d'embrasser le mât, les autres sont dans les flots; tout s'agite comme entre des murs s'appés et défendus; l'art est en défaut, le courage manque, chaque nouvelle vague semble apporter une nouvelle mort. D'un côté ce sont des sanglots; de l'autre, un effroi stupide. Celui-ci envie le sort de ceux qu'attend le tombeau; celui-là invoque les Dieux, et tend des mains suppliantes vers un Ciel qu'il ne voit point: l'un regrette son père; l'autre, sa maison, ses enfans; chacun pense à tout ce qu'il a quitté. Céix n'est touché que d'Alcyone; le nom d'Alcyone est seul dans sa bouche; mais en la regrettant, il s'applaudit au moins de ce qu'elle est absente. Ses derniers regards voudroient se tourner vers les rives de sa patrie, vers la demeure d'Alcyone; mais où la chercher; car la mer bouillonne en tout sens, et l'épaisseur des nuages dérobel'aspect du Ciel, et double l'horreur

de la nuit. Un nouveau tourbillon fracasse le mât ; le gouvernail est brisé , une vague écumante fond sur le navire comme sur sa proie. Victorieuse , elle s'élève au - dessus des autres vagues. Alors , comme si l'Athos ou le Pinde , arrachés de leurs fondemens profonds , étoient lancés dans le gouffre des mers , le poids et les coups réunis précipitent le navire ; la plupart descendent avec lui dans l'abyme pour n'être jamais rendus à la lumière ; quelques-uns embrassent des éclats de bois fracassés ; Céix lui-même, de cette main qui jadis tenoit le sceptre , saisit un débris de son vaisseau. Ainsi porté sur les ondes, il nomme en vain son père et son épouse , mais plus souvent encore sa tendre Alcyone ; son esprit la voit , sa bouche l'appelle , son dernier vœu c'est d'être porté par les flots sous les yeux d'Alcyone ; et que de fidèles mains le descendent dans la tombe. Toujours nageant, il prononce le nom chéri, au-

tant que les flots permettent à sa bouche de s'ouvrir ; il le fait même résonner sur les eaux ; enfin , une lame élevée en voûte noire , sur la surface des mers , se brise sur sa tête et l'engloutit. Lucifer ne brilla point dans cette fatale nuit , aucun œil ne l'auroit distingué , et s'il ne put fuir de la voûte des cieux , au moins un nuage épais lui servit de voile.

Cependant la fille d'Eole ignore son infortune : elle compte les nuits , elle se presse d'achever les vêtemens dont elle et Céix doivent se parer au jour désiré d'un retour que l'infortunée se promet en vain. Elle porte son encens à tous les dieux , mais sur-tout à Junon. C'est dans ses temples qu'elle va demander , pour un époux qui n'est plus , qu'il vive , qu'il revienne , qu'il ne préfère aucune femme à son épouse. De tant de vœux , le dernier pouvoit seul avoir son effet. La déesse , fatiguée de prières inutiles , veut éloigner

de ses autels des mains dévouées aux mânes ; et se tournant vers Iris , fidèle messagère , dit-elle , vole vers la cour tranquille du sommeil , et dis - lui que sous l'image de Céix naufragé , il envoie vers Alcyone un songe qui l'instruise de la vérité. Elle dit : Iris , ceinte d'une écharpe de mille couleurs , et marquant le ciel de son arc brillant , arrive au lieu où le dieu réside.

Près de Cimmérie , est un réduit profondément creusé dans les flancs d'une montagne. C'est la retraite et le sanctuaire du pesant sommeil ; dans ces lieux inaccessibles aux rayons de l'astre du jour , la terre exhale d'épaisses vapeurs , et ne reçoit que la lueur douteuse du crépuscule ; jamais les chants de l'oiseau crêté du matin n'y appellent le jour ; ni le chien vigilant , ni l'oie plus inquiète encore , ne troublent le silence de ces lieux. On n'y entend ni le bruit des feuilles , ni les cris des bêtes , ni la voix des hommes ; tout se

tait ; mais du pied de la roche , un foible bras du Léthé , roule sur le gravier avec un murmure assoupissant. Autour de la caverne , fleurissent de tranquilles pavots , et d'autres plantes sans nombre , dont la nuit exprime le lait pour répandre le sommeil sur la terre obscurcie ; point de portes qui roulent sur des gonds bruyans , point de gardes qui veillent à l'entrée ; au milieu de l'antré , un lit de duvet est placé sur des pieds d'ébène ; un sombre rideau l'entoure. C'est-là que le dieu repose ses membres nonchalans , autour de lui sont étendus , çà et là , sous diverses formes , tous les songes divers , aussi nombreux que les épis des moissons , les feuilles des forêts et les grains de sable des rivages.

La déesse s'avance , écartant de ses mains les songes qu'elle rencontre ; l'éclat de ses vêtemens répand dans la demeure sacrée , une lueur inconnue. Le dieu entr'ouvre avec peine ses pau-

pières appesanties : il se soulève et retombe ; il se relève encore , et son menton , sans appui , revient frapper sa poitrine : il se réveille enfin , et soutenu sur son coude , il demande à la déesse , (car il la reconnoît) le sujet de son message. O vous ! lui répond-elle , le plus tranquille des dieux , Sommeil , repos des êtres , paix de l'ame , vous devant qui fuit l'inquiétude , vous dont les soins journaliers adoucissent les peines de l'homme et lui rendent les forces pour ses travaux , ordonnez que le plus ressemblant des songes aille , sous les traits de Cécis , trouver Alcyone dans la ville d'Heracle , et lui peigne le naufrage de son époux. Après avoir rempli son ordre , Iris part ; elle n'eût pu résister plus long - tems à la vapeur qu'exhaloient ces lieux , et déjà le sommeil s'emparoît de ses sens : elle fuit et retourne dans l'Olympe par le cercle qu'elle venoit de tracer.

Le père des Songes , appelle dans la

foule de ses enfans , Morphée , l'habile imitateur ; nul autre ne sait mieux exprimer les traits , la démarche , les vêtemens ; il y joint le son de la voix et les discours de ceux qu'il représente ; mais celui-là ne contrefait que les hommes ; un autre se transforme en quadrupède , en oiseau , en serpent à longs replis ; les dieux le nomment *Cyclos* , et le commun des hommes *Phobetor*. Un troisième , c'est *Phantase* , a un autre emploi. Celui-là représente la terre , l'onde , la pierre , le bois : enfin tous les corps inanimés. Le dieu le laisse et choisit entre tous , Morphée pour remplir les ordres de Junon , et déjà sa tête appesantie retombe avec langueur et se replonge dans le duvet.

Le songe porté dans les ténèbres , d'un vol discret , arrive à l'instant à Trachine : il y dépose ses ailes , il prend la figure de Céix , et sous ses traits , il se montre au pied du lit de sa malheureuse épouse , pâle , hideux , dépouillé ;

l'onde coule encore de sa barbe et de ses cheveux trempés ; alors s'avancant sur le lit , il inonde Alcyone de ses pleurs , et lui dit ces mots : „ Tu vois „ Céix ; femme infortunée ; la mort a „ changé mes traits , mais considère „ moi , tu me reconnoîtras ; mais au „ lieu de ton époux , tu trouveras „ son ombre. Alcyone , tes vœux ont „ été vains ; j'ai péri. Rejette un espoir „ trompeur : le vent orageux du midi „ a attaqué mon vaisseau sur la mer „ Egée , et l'a poussé dans l'abîme , et „ les flots ont rempli cette bouche qui „ t'appelloit encore. Ce n'est point un „ auteur suspect qui vient te faire ce „ récit ; ce n'est point un bruit vague „ que tu entends , c'est moi-même , „ qui , des gouffres des mers , vient „ t'annoncer mon naufrage. Lève-toi , „ Alcyone , verse des larmes , ceins „ tes habits de deuil , et ne laisse point „ ton époux descendre aux enfers , privé de tes regrets ”.

Morphée prononça ces paroles d'une voix qu'Alcyone reconnut ; ses yeux parurent verser de vraies larmes , et ses mains imitoient les gestes de Céix. Alcyone encore endormie , pleure , sanglotte , elle étend ses bras pour serrer son époux et n'embrasse rien. Demeure , demeure , dit-elle , où fuis-tu ? Nous irons ensemble ; elle se réveille enfin , troublée de cette image et de cette voix ; ses esclaves effrayés , accourus au bruit , avoient apporté de la lumière : elle regarde autour d'elle , mais celui qu'elle vient de voir n'y est point. Après de vaines recherches , elle meurtrit son visage , frappe sa poitrine , déchire ses vêtemens , arrache ses cheveux , et quand sa nourrice lui demande le sujet de sa douleur. — Alcyone n'est plus , répond-elle , elle a péri avec Céix , point de consolation , il a fait naufrage : je l'ai vu , je l'ai reconnu , mes bras étendus vers lui l'ont cherché ; son ombre a fui , ce n'étoit

point un fantôme vain, c'étoit l'ombre même de mon époux : il n'avoit point, il est vrai, son air accoutumé, son ancien éclat avoit disparu; malheureuse, je l'ai vu pâle, nud, les cheveux encore humides; il étoit là l'infortuné; (et en même tems, elle cherche s'il en reste quelque trace) ah, Céix! je l'ai craint, je l'ai pressenti: je t'ai conjuré de ne pas fuir ton épouse pour suivre des vents perfides, ou du moins de m'emmener à la mort qui t'attendoit; que de maux épargnés, si je t'eusse suivi. Aucun jour de ma vie ne se fût écoulé sans toi, et la mort ne nous eût point séparés; à présent, je péris loin de moi; loin de moi mon corps flotte sur les mers, et d'ici je me vois la proie des flots. Ah! mon cœur seroit plus barbare que la mer, si j'essayois de respirer encore et de survivre à tant de maux. Non, je ne combattrai pas; non, malheureux époux, je ne t'abandonnerai point; à cette

heure, du moins, tu retrouveras ta compagnie, et si nous ne sommes réunis dans la même urne, nous le serons au moins par la même inscription; mes os ne toucherons pas les tiens, mais mon nom touchera ton nom. — La douleur l'empêche de continuer, les sanglots étouffent ses paroles, et de sa poitrine gonflée, il ne sort que des gémissemens.

Le jour se lève, elle court au rivage, elle retourne au lieu d'où elle avoit vu le fatal départ. Ici, disoit-elle, il s'est arrêté; ici, son vaisseau fut détaché; ici, je reçus son dernier baiser... Tandis qu'elle se rappelle jusqu'au moindre signe, jusqu'au moindre geste, et que ses regards parcourent l'étendue des mers, elle voit un objet flotter sur les eaux; d'abord on ne peut rien distinguer; mais quand le flot l'eut approché, malgré la distance, on voit que c'est un cadavre. Alcyone se sent émue, c'étoit assez

qu'il eût fait naufrage, et le pleurant sans le connoître, que je te plains, dit-elle, qui que tu sois. Ah, si tu as une épouse....

Le corps s'avance, porté sur les flots; plus elle le fixe, plus sa raison s'égare; déjà il est près du rivage, on peut le reconnoître, elle le voit, c'est son époux. C'est lui, s'écrie-t-elle, et déchirant à la fois son visage, sa chevelure, ses vêtemens, et tendant à Céix des mains tremblantes, c'est donc ainsi que tu reviens à moi, dit-elle, chère et malheureuse moitié de moi-même. En avant du rivage s'élevoit un môle, opposé à la fureur des vagues, et à la violence des courans. C'est de là qu'elle s'élance : mais, ô prodige ! l'air la soutient, elle déploie ses plumes nouvelles, et rase, en gémissant, la surface de l'onde. Pendant son vol, sa bouche changée en un bec aigu, rendoit un son triste, semblable à des plaintes; mais dès qu'elle eut atteint

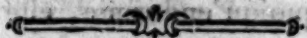
le corps froid et privé de vie, elle étendit ses naissantes aîles sur un objet si cher, et lui donna mille baisers. Le peuple douta d'abord si Céix les avoit sentis, ou si le seul mouvement de l'onde avoit soulevé sa tête, mais il le sentoît en effet, et tous deux enfin, par la pitié des dieux furent changés en oiseaux. Leur amour conservé, leur fait encore courir les mêmes destins; ils s'unissent, ils se multiplient, ils se transmettent leur première tendresse, et jamais chez les Aleçons le nœud conjugal ne fut brisé. Tous les hivers Alcyonne passe sept jours tranquilles à couvrir son nid flottant. Alors la navigation est sûre, Eole tient les vents renfermés; et les enfans de sa fille règnent paisiblement sur la surface des mers.





TRADUCTION
DE L'HISTOIRE
DE BIBLIS.

Tirée des métamorphoses d'Ovide.



LES jeunes filles apprendront de Biblis à régler leurs vœux. Eprise de son frère Caunus, elle l'aima comme une sœur ne doit point aimer; d'abord elle s'y trompa, elle ne sentit point le danger des caresses et des baisers prodigués à son frère, et son cœur prit long-tems le crime pour devoir. Peu-à-peu l'amour se décèle; Biblis se pare pour paroître devant son frère, elle veut trop être belle à ses yeux; si quelqu'autre est plus belle, elle en est

jalouse : cependant elle ignore encore son état , aucun désir n'a trahi sa flamme , mais elle brûle au-dedans. Déjà elle l'appelle son maître , déjà le nom de frère lui déplaît ; déjà elle aime mieux qu'il la nomme Biblis , que sa sœur ; sa raison ne s'est encore permis aucun espoir criminel : mais la nuit , souvent un songe enchanteur lui offre celui qu'elle aime ; elle se voit unie à lui , et quoiqu'endormie , elle en rougit. Le sommeil cesse , Biblis se tait long-tems et recherche dans son esprit l'image que le songe lui a présentée ; enfin son ame inquiète s'exprime ainsi : Malheureuse , qu'ai-je vû dans cette nuit tranquille ; que ne dure-t-elle encore ? pourquoi ces songes ? ah ! sans doute Caurus plairoit aux yeux même de la haine , sans doute il me plaît , et s'il n'étoit pas mon frère , je l'aimerois ; il est trop digne de moi , mon malheur est d'être sa sœur ; ah ! puisse souvent revenir , mais seulement dans

mon sommeil, ce qui m'a tant charmé. Le sommeil est sans témoins, mais il n'est pas sans plaisir : ô Vénus ! ô Amour ! quelles délices ! tant de plaisirs ne sont que trop vrais, tous mes sens me l'attestent ; le souvenir seul me charme, mais mon bonheur ne dure guères, et la nuit jalouse précipite sa course.

O ! cher Caurus, s'il m'étoit donné sous un autre nom, d'aspirer à toi, que j'aimerois à me voir la bru de ton père ! que j'aimerois à te voir le gendre du mien ! pûssent les dieux avoir rendu tout commun entre nous, hors les ayeux ! que de bon cœur je te céderois l'éclat du rang ! hélas ! j'ignore ! ô ! le plus beau des hommes, quelle sera ton heureuse épouse ! mais moi, à qui mon malheur a donné les mêmes parens qu'à toi, tu ne seras jamais que mon frère. Vain titre ! cruel obstacle ! ce qui nous unit nous sépare.

Mais que m'annoncent donc ces vi-

sions ! quel est le sens de mes songes ? les songes ont-ils en effet un sens ? ô ! félicité des dieux ! ils possèdent leur sœur. Opïs fut la sœur de l'épouse de Saturne ; Thétis de l'Océan ; Junon du maître de l'Olimpe. Les dieux ont leurs droits ; vainement je chercherois des exemples au ciel , d'autres pactes , d'autres loix gouvernent la terre. Non , ou cette coupable flamme sortira de mon sein , ou si je ne le puis , que plutôt je périsse , et qu'étendue morte sur le bûcher , j'y reçoive les derniers baisers de mon frère. L'amour exige deux aveux ; quand je succomberois , Caunus en auroit horreur. Les Eolides pourtant n'ont point fui l'hymen de leurs sœurs ; d'où les ai-je connus et pourquoi toujours des exemples ? où suis-je entraînée ? fuyez loin de moi , feux criminels , aimons Caunus ; mais hélas ! comme on aime un frère.

Si cependant il eût le premier senti ce que je sens , j'eusse pu céder à ses transport

transports; eh bien, puisque je ne l'eusse point repoussé, je le préviendrai. Infortunée, pourras-tu convenir?... l'amour m'y forcera, je pourrai tout; ou si la honte me ferme la bouche, une lettre secrète dévoilera des feux trop long-tems cachés.

Ce moyen lui plaît et fixe tous ses doutes; elle se soulève sur le bras gauche, et s'appuyant sur le coude, ç'en est fait, dit-elle, déclarons une flamme insensée; hélas! quelle peine, quel projet et quel amour mon ame a conçu! Déjà elle médite sa lettre, et ses tremblantes mains s'y préparent; l'une tient le fer et l'autre la cire, elle commence, elle hésite, elle écrit, elle repousse ses tablettes, elle note, efface, change, condamne, approuve; la lettre est quittée et reprise tour-à-tour; incertaine, égarée, elle frémit de sa témérité; la honte et l'audace sont peintes à la fois sur son visage; le mot sœur étoit écrit, la réflexion

le fit effacer, et sur les feuilles souvent corrigées, il resta ces paroles : » Une
» amante te souhaite un bonheur qu'elle
» ne peut avoir que de toi ; elle rou-
» git hélas ! elle tremble de tracer son
» nom ; je voudrois , s'il faut le dire,
» que ce nom fatal ne parût point dans
» ma cause, et que tu ne reconnusses
» Biblis qu'en l'exauçant. Tu n'as vu
» que trop d'indices d'une ame blessée :
» ma pâleur , mon abattement , mes
» regards, des yeux souvent humides,
» des soupirs dont je cachois la cause,
» des caresses, des baisers, qui, si
» tu l'as remarqué, n'étoient point
» fraternels : cependant moi-même,
» les dieux m'en sont témoins ; quoi-
» que brûlée au-dedans, j'ai tout fait
» pour me guérir : long-tems je me suis
» débattue pour échapper aux armes
» puissantes du fils de Vénus, j'ai plus
» souffert que tu ne peux le croire d'une
» simple fille : mais vaincue enfin , je
» suis forcée de l'avouer et d'implorer

» mon vainqueur. Tu peux seul con-
» server, tu peux trancher les jours
» d'une amante; choisis, ce n'est
» point une ennemie qui te supplie,
» c'est celle que les plus étroits liens
» unissent à toi, et qui voudroit les
» resserrer encore; laissons l'étude de
» la morale aux sages qui recherchent
» les limites du bien et du mal, et
» qui veillent au maintien des loix :
» un amour téméraire convient à nos
» jeunes années; nous ignorons ce qui
» est défendu; croyons que tout est
» permis et suivons l'exemple des plus
» grands dieux. Ni la dureté d'un
» père, ni le soin de notre honneur,
» ni les autres craintes des amans ne
» peuvent nous arrêter; notre amour
» ne trouvera point d'obstacles, le doux
» nom de frère et de sœur en couvri-
» ront tous le mystère. J'ai la liberté
» de te parler en secret, les plus ten-
» dres caresses nous seront permises
» en public, hélas ! que je sais trop

» ce qui nous manque , prends pitié
» d'une foiblesse que tu n'eusses ja-
» mais connue , sans l'excès de mon
» amour ».

Elle eût continué , mais les tablettes se trouvèrent remplies , et la dernière ligne n'eut de la place que sur la marge. Elle veut fermer cette coupable lettre , ses lèvres étoient desséchées , il fallut mouiller son cachet à ses larmes ; elle appelle , en rongissant , un de ses esclaves ; après l'avoir encouragé par de douces paroles : porte , lui dit-elle , cette lettre à mon et long-tems après , elle ajouta frère : les tablettes tombèrent de ses mains en les remettant , elle fut troublée du présage , cependant la lettre partit.

L'esclave saisit un moment commode et remplit son ordre. Le petit fils de Méandre , enflammé d'un courroux soudain , jette loin de lui la lettre , sans l'achever , et contenant à peine sa fureur contre l'esclave effrayé : suis pen-

dant que tu le peux, dit-il ; vil ministre du plus infâme crime ; si ta mort n'eût été un indice de notre honte , tu ne respirerois plus. L'esclave fuit et rapporte à sa maîtresse la fatale réponse. Biblis pâlit en l'apprenant ; le froid de la mort saisit ses membres tremblans ; cependant ses sens reviennent et ses transports avec eux. Je l'ai trop mérité , dit-elle ; téméraire ! pourquoi me découvrir ? pourquoi confier sitôt au hasard d'une lettre , ce que peut-être j'eusse dû cacher toujours ? Il falloit auparavant sonder son esprit par des mots à double sens ; il falloit m'assurer des vents avec une partie de la voile : imprudente ! je les ai toutes déployées pour donner dans des écueils où j'échoue sans espoir de salut. Un présage trop certain eût dû m'arrêter , quand ces funestes tablettes échappèrent de mes mains , n'annonçoient-elles pas le même sort à mes espérances ? il falloit changer le jour ou la résolution , c'étoit le

jour qu'il falloit changer, un dieu me le disoit, les signes étoient trop clairs; mais j'étois aveugle : au moins je devois, sans recourir à cette fatale écriture, il falloit moi-même ouvrir mon ame; il eût vu mes pleurs, il eût vu mon trouble; je pouvois dire plus que la lettre, je pouvois, malgré lui, me jeter à son col, embrasser ses genoux, étendue à ses pieds, lui demander la vie, et repoussée, au moins mourir à ses yeux, j'eusse tout fait quand il eût pu résister à chacun de mes efforts. Il eût cédé à tout : peut-être aussi est-ce la faute de l'esclave, il s'y est mal pris, il l'a abordé à contre-tems, il devoit attendre que l'instant et l'humeur fussent favorables; Caunus n'est point né d'une tygresse, il n'a point sucé le lait d'une lionne, son cœur n'est ni de rocher, ni de fer, ni de diamant; il cédera, tentons encore. Tant que le souffle me restera, je ne m'arrêterai pas; sans doute si je pou-

vois revenir sur le passé, le mieux étoit de ne point commencer ; le mieux à présent, c'est d'achever : quand je renoncerois à mon espoir, pourroit-il oublier mon audace ? m'arrêter, ce seroit lui dire que j'ai peu désiré, il pourroit même croire que j'ai voulu le tenter et lui tendre des pièges, ou bien que j'ai cédé à l'erreur des sens et non à ce dieu inévitable qui me consume toute entière : enfin je ne puis plus être innocente ; j'ai écrit, j'ai demandé, ma volonté est souillée : en m'arrêtant, je n'effacerai rien, le reste est beaucoup pour mes vœux et peu pour mon crime.

Elle dit, et tel est le désordre de son esprit, ce qu'elle regrette d'avoir tenté, elle le tente de nouveau : l'insensée passe toutes les bornes et s'expose à mille rebuts. Caurus enfin désespérant de la guérir, fuit à la fois le crime et la patrie, et va fonder de

nouveaux murs dans une terre étrangère.

Alors la triste fille de Milet perd tout l'usage de sa raison. Furieuse, elle déchire ses vêtemens et se meurtrit le sein : déjà sa folie est publique et l'on en dit hautement la coupable cause ; elle maudit une contrée et une maison odieuses , et fuit sur les traces de son frère expatrié.

Tel qu'on entend les Bachantes is-naniennes , que le fils de Sémélé a frappées de son tyrsa redoutable, renouveler tous les trois ans leurs bruyantes fureurs ; tel les habitans du Bubace ont entendu retentir dans leurs vastes campagnes , les hurlemens de Biblis ; en s'éloignant , elle parcourt la Casie , la Licie et la demeure des belliqueux Pélegées ; déjà elle a laissé derrière elle les sommets du Cragus , les murs de Limire et les flots du Xanthe ; déjà elle avoit passé les monts fumans , où la triple chimère offre la tête d'une

lionne et la queue d'un serpent : malheureuse Biblis ! bientôt l'ombre des forêts va te manquer, lorsqu'épuisée de cris et de fatigue, tu succombes, couvrant la terre de ta longue chevelure et serrant entre tes dents les feuilles desséchées : plus d'une fois les nymphes de Thrace lui offrirent de tendres secours ; plus d'une fois, elles lui donnèrent de sages conseils ; l'ame de Biblis est sourde aux consolations, elle reste immobile et muette, pressant l'herbe des prés de ses mains, et mouillant le gazon d'un ruisseau de larmes : les Nayades creuserent à ses larmes un lit qui ne tarit jamais. Elles ne pouvoient rien donner de plus à la triste Biblis : aussitôt comme les gouttes qui sortent par les fentes de l'arbre qui donne la résine, comme le bitume collant qu'une source perçante distile, comme l'onde que le froid a durcie, se fond au soleil par le souffle qui

nait de Zéphir : ainsi Biblis fondue
 dans ses larmes , se transforme en une
 fontaine qui sort au pied d'un chêne
 ombrageux et qui porte encore le nom
 de Biblis , dans un vallon qu'elle ar-
 rose,





TRADUCTION

LIBRE

DES ODES D'HORACE,

OTIUM DIVOS , ET RECTIUS VIVES
LICINI, *et d'un morceau de Claudien.*

Otiūm Divos , orat. , etc.

ENVIRONNÉ d'écueils , dans l'horreur des té-
nébres ,

Quand le navire cède à la fureur des flots ,
Le nocher , vers les dieux , pousse des cris fu-
nébres ,

Et leur demande le repos.

Le Thrace belliqueux et le Mède sauvage ,
Demandent le repos au milieu des combats ;
Nous le demandons tous ; mais de tout l'or du
Tage ,
En vain on le paieroit , il ne s'achète pas ;



Le riche tourmenté de secrettes allarmes,
Sous ses lambris dorés n'a pas un jour serein;
Et la crainte, au travers des faisceaux et des armes,
Vient saisir le tyran dans son palais d'airain.



Au sage les trésors ne sont pas nécessaires,
Content de posséder la paix et la santé,
Il vit dans ses foyers comme ont vécu ses pères,
Modeste imitateur de leur simplicité.



Pourquoi ces longs projets dans cette courte vie?
Nous n'avons qu'un instant, hâtons-nous d'en jouir,
Malheur à l'insensé qui fuit de sa patrie;
Il trouvera partout celui qu'il cherche à fuir.



Pour trop fidèle escorte en ses tristes voyages,
Il traînera l'ennui dans cent pays divers;
Aussi prompt que le vent qui chasse les nuages,
L'ennui le poursuivra sur les plaines des mers.



Aux soins de l'avenir l'esprit ne peut suffire,
Recevons chaque jour comme un nouveau bien-
fait;

Qu'à

Qu'à nos maux la gaité mêle son doux sourire :
Il ne faut pas compter sur un bonheur parfait.

La mort trancha trop tôt les beaux destins d'A-
chille :

Titon , dans les regrets , vit prolonger les siens ;
Et peut-être , Grosphus , que la Parque me file ,
Des jours plus heureux que les tiens.

Le hasard , la nature et les arts t'obéissent ;
Tes coursiers en Elide ont remporté le prix ;
Dans les prés de Sicile au loin tes bœufs mugissent ,
Et Tyr a pris le soin de teindre tes habits.

Moi , je reçus du Ciel un moins vaste héritage :
Mais les Grecs m'ont transmis et leur lyre et
leurs chants ,
Et satisfait de mon partage ,
Je sais rire des sots et me passer des grands.

TRADUCTION
DE L'ODE D'HORACE.

Rectius vives Licini.

ENTRER les deux excès il faut chercher un point.
Le nocher craint l'écueil aussi bien que l'orage ;
Sans risque en pleine mer , on ne s'élève point ;
Et sans risque on ne peut s'approcher du rivage.

Heureux qui sait priser la médiocrité ;
Et qui de ce trésor satisfait pour la vie ,
Loin à la fois du faste et de la pauvreté ,
N'excitera jamais le dégoût ni l'envie.

Le vent aime à briser le chêne audacieux ;
C'est au sommet des monts que frappe le ton-
nerre ;
Et ces superbes tours qui menaçoient les cieux ,
Avec plus de fracas s'écroulent sur la terre.



Le sage qui prévoit les retours du destin,
Espère aux jours de deuil, et tremble aux jours
de fête.

Il sait que rien n'est stable, et que la même main,
Forme et dissipe la tempête.



Souvent les dons du Ciel suivent de près ses
coups :

A qui pleure aujourd'hui, demain il peut sourire ;
Phébus laisse aux neuf sœurs enchaîner son cou-
roux,

Et détendre son arc pour remonter sa lyre: II



Oppose un front serein au sort trop rigoureux ;
Pour qui souffre avec force, il se rend plus trai-
table :

Mais devenu prudent en devenant heureux ;
Songe à te défier d'un vent trop favorable.





IMITATION

D'HORACE.

LE bonheur est par-tout; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu,
Dans l'ame tranquille du sage,
Il habite avec la vertu.
L'homme vraiment heureux, pourra l'être sans
cesse;
Aux caprices du sort il conforme son goût;
Il souffre la misère, use de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout:
Il craint moins la mort que le crime:
Il aime sa patrie, il chérir ses amis;
Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.



 I M I T A T I O N

D'UN MORCEAU

DE CLAUDIEN.

H E U R E U X qui dans son champ demeurant à
 l'écart ,
 Sans crainte , sans désirs , sans éclat , sans envie ,
 Dans l'uniformité passa toute sa vie ;
 Et que le même toit vit enfant et vieillard .



Jadis il a bondi sur ce même rivage ,
 Où son corps épuisé se repose aujourd'hui ;
 Il folâtroit dans son jeune âge ,
 Sur ce même bâton qui devient son appui .



Non loin de sa demeure est une forêt sombre ,
 Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant ;
 Et ce chêne touffu qui lui prête son ombre ,
 Dans ses jeunes mains fut un gland .



A son char vagabond la fortune légère,
Ne le tint jamais enchainé:
De climats en climats il ne s'est point traîné,
Pour chercher le bonheur et trouver la misère.



Son verger, pour sa table, offre d'assez bon fruit;
Il trouve assez de goût à l'eau de sa fontaine;
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.



L'ouvrage et le repos remplissent ses journées;
De l'histoire de Rome il ne s'informe pas;
Et pour supputer les années,
Il compte les moissons et non les consulats,



Par les tributs divers que la saison lui donne,
Sans le secours d'un livre, il divise les ans;
Aux fleurs il connoît le printems,
Et les fruits lui marquent l'automne.





L'OCULISTE,

CONTE.

JE suis un oculiste habile ;
 Mais je dois mon malheur à l'étude des yeux ;
 L'espérance d'en sauver deux ,
 M'en a fait crever plus de mille.
 Je pleure ceux que j'ai sauvés ,
 Et non pas ceux que j'ai crévés.
 J'aimois , j'étois aimé , c'en est assez sans doute :
 Mais , l'objet que j'aimois , que je hais aujourd'hui ,
 Ressembloit à l'amour , étoit fait comme lui ,
 Et comme lui n'y voyoit goutte.
 Ses beaux yeux confondoient le jour avec la nuit ;
 Un voile intérieur baissé sur sa prunelle ,
 Ne rendoit pas ma belle à tous les yeux moins
 belle ;
 On l'aimoit sans qu'elle le vît ;
 Elle ne le savoit que quand on l'avoit dit :
 Le langage des yeux étoit muet pour elle.
 Le ciel de tous nos biens dispensateur exact ,
 Au lieu de deux bons yeux avoit daigné lui faire
 Le don d'un esprit net , d'une mémoire claire ,
 D'une oreille très-fine , et sur-tout d'un bon tact.
 Ce fut là ma ressource auprès de ma maîtresse ;

Quand on sait plaire au tact , le reste suit de près ;
Bientôt , soit force , soit adresse ,
Elle comprit que je l'aimois.
Une aveugle qu'on aime auroit tort d'être fière ;
Sur la mienne j'obtins une victoire entière ;
L'amour sur tous ses sens étendit son pouvoir ;
Tout m'adoroit en elle , et tout disoit j'adore :
Ses yeux seuls ignoroient encore ,
L'art d'aimer comme l'art de voir.
Des yeux l'amour fait grand usage ;
On sait , lorsque l'on est ou que l'on fut amant ,
Qu'ils font la moitié de l'ouvrage :
Mais , belles , convenez que l'on s'en dédom-
mage
Par mille petits riens qui parlent clairement ,
Des mots qu'on entrecoupe , un son de voix qu'on
baisse ,
Un soupir qu'à propos on pousse en vous par-
lant ,
Une main qu'on vous serre , un genou qu'on
vous presse.
Un timide baiser qu'on donne et qui se rend ,
Valent bien ces regards , que l'on nous vante
tant ;
L'amour aux yeux bandés , vaut l'amour clair-
voyant.
L'amour est un trésor , mais dans sa douce ivresse ,
Le cœur n'est content qu'à demi ;
C'est beaucoup d'avoir sa maîtresse ,
Mais il faut encore un ami :
J'en avois un , beau jeune et sage ;

Nous avions même état, même âge;
Son cœur et le mien n'étoient qu'un:
Nous recevions du sort volage,
Nos biens et nos maux en commun.
Ses goûts étoient les miens; ma gloire étoit la
sienne;

Il étoit mon conseil, et je me trouvois mieux
De sa raison que de la mienne.

En amitié, quoiqu'il survienne,
S'il faut délibérer, au lieu d'un l'on est deux,
Fort souvent, pour bien voir, il faut plus de
deux yeux.

„ Ami, lui dis-je un jour, je voudrois pour ma
femme

„ Prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme;

„ Mais je suis combattu, dis-moi, ferai-je bien?

Pourquoi non? puisqu'elle t'adore.

Ami, le cœur est tout, et les yeux ne sont rien;
S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.

„ Moi, j'ignore si c'est par raison ou par air,

„ Mais je désirerois que ma femme vit clair.

Pour moi, ce n'est pas mon système;

Pourvu qu'on soit aimé qu'importe qu'on soit vu?

Et dans un bon auteur j'ai lu,

Qu'en mariage il est d'une prudence extrême

D'épouser une aveugle ou de l'être soi-même,

Il me donnoit un bon avis:

Mais souvent d'un mauvais on ne peut se dé-
fendre.

Au bout de quelque tems, je dis:

Si quelqu'un à ma place alloit un jour se rendre,

Ma femme pourroit s'y méprendre,
Faute de cet utile sens
Qui sert à distinguer les époux des amans.
Je connois ma femme ; elle est tendre ;
Et tant que son époux lui seroit inconnu ,
Elle pourroit l'aimer dans le premier-venu,
Pour éviter le cocuage ,
Je prétends donc que ma moitié,
M'apporte avec son amitié,
Un œil ou deux en mariage.
Il faut des yeux dans un ménage ;
Il faut des yeux , sans doute , et ma femme en
aura.
Dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.
Oui, trop aimable enfant, le ciel m'étoit pro-
pice ,
Même en te refusant le jour ;
Il fermoit tes beaux yeux pour que je les ou-
vrissse :
Tes yeux ne devoient être ouverts que par l'a-
mour ;
Après vingt ans de nuit ils verront la lumière ;
Demain tu jouiras d'un nouveau sentiment ;
Les rayons du matin frapperont ta paupière ;
Le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.
Le cœur plein d'espérance et de crainte et de
zèle ,
J'essayai dès le lendemain ;
On eût dit que l'amour sur les yeux de la belle
De sa main conduisoit ma main.
Le tissu délicat de sa faible prunelle,

Se sentit agité soudain
D'une vibration nouvelle :
Pour la première fois de la voûte éternelle ;
La lumière descend dans ses yeux éperdus ;
Il s'ouvre dans son ame une porte de plus ;
Un nouveau monde naît pour elle.
Elle me voit , me fixe , et jette un cri d'hor-
reur ,
Puis , lorgne mon ami : „ Qu'est - donc ceci , lui
dis-je ?
„ Me fuiras-tu ? par quel prodige ,
„ En te donnant des yeux , ai-je perdu ton
cœur ?
„ Quand tu reçois un nouvel être ;
„ Devrois-je en attendre ce prix ?
„ Ah ! si je ne puis plaire à des yeux que j'ou-
vris ,
„ Ton oreille du moins devrait me reconnoître.
Elle ne répond qu'à demi ,
Et lorgne toujours mon ami.
„ Non , non , je vois bien ta méprise ,
„ C'est moi que ton œil cherche en lui.
Je suis , répondit-elle , également surprise ,
D'entendre et de voir aujourd'hui.
Il est des traits que dans mon ame ,
Avant d'ouvrir mes yeux , l'amour avoit gravés :
Ils faisoient mon bonheur , ils nourrissoient ma
flamme ,
Mon cœur les a bien conservés.
Cette image si chère à mon ame charmée ,

C'est en lui seul que je la vois ;

Et c'est de vous que vient la voix ,

Qui m'apprit que j'étois aimée.

„ Mais tu me répondois . . . mais tu m'embras-
sois . . . mais . . .

„ Pardonnez , une aveugle a bien droit de con-
fondre ,

„ Quand je vous répondois , je croyois lui ré-
pondre ;

„ Ah ! vous pouvez lui dire à quel point je l'ai-
mois.

„ Mais , ne m'es-tu pas fiancée ?

„ Je le suis à quelqu'un. C'est un fait bien cer-
tain :

Mais , même en vous donnant la main ,

A lui je me donnois au fonds de ma pensée ,

L'infidèle soutient son dire , *mordicus* ;

Ainsi qu'on le soutient d'ordinaire aux Cocus.

Puis après elle ajoute , avec un air honnête ,

Entre vous deux , Messieurs , je dois prendre un
parti ,

Et ne puis prendre qu'un mari ;

Ainsi pour lui ma main avec mon cœur est prête ,

Je la dois à lui seul. S'il la veut recevoir ,

Quant à vous , je vous dois le bonheur de le voir ,

Comme un ami commun vous serez de la fête.

Je l'aimois en vous , aujourd'hui ,

Je vais vous épouser en lui.

Les cornes à ces mots me viennent à la tête ,

Je sors de la maison et je cours en tous lieux ,

Pour fuir , ou pour cr  ver , si je puis , tous les
yeux.

Les malheurs du bon Oculiste ,
Ami lecteur , vous apprendront ,
Si vous êtes bon moraliste ,
A laisser les gens tels qu'ils sont.



L E C O E U R.



LE cœur est tout , disent les femmes.
Sans le cœur point d'amour , sans lui point de
bonheur :
Le cœur seul est vaincu ; le cœur seul est vain-
queur.

Mais qu'est-ce qu'entendent ces D  mes ,
En nous parlant toujours du cœur ?
En y pensant beaucoup , je me suis mis en tête ,
Que du sens littéral elles font peu de cas ,
Et qu'on est convenu de prendre un mot hon-
n  te ,

Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne ,
Platon se perd tout seul et n'  gare personne ;
Raisonner sur l'amour , c'est perdre la raison ,
Et dans cet art charmant , la meilleure leçon ,
C'est la nature qui la donne.

A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé des cœurs de deux fa-
çons.

Car, que deviendroient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Étoient faits comme ceux des filles ?

Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise ;
Prince, manant, abbé, none, reine, marquise ;
Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *allah*,
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint-là.

C'est peu d'avoir chacun le nôtre
Nous en cherchons par-tout un autre.

Nature en fait de cœurs se prête à tous les
goûts ;

J'en ai vu de toutes les formes,

Grands, petits, minces, grès, médiocres, énor-
mes ;

Mesdames et Messieurs, comment les voulez-
vous ?

On fait par-tout d'un cœur tout ce qu'on en veut
faire,

On le prend, on le donne, on l'achète, on le
vend,

Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument :

J'en jouois bien dans ma jeunesse ;

Moins bien pourtant que ma maîtresse,

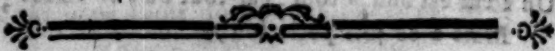
O vous ! qui cherchez le bonheur !

Sachez tirer parti d'un cœur.

Un cœur est bon à tout, par-tout on s'en amuse ;
 Mais à ce joli petit jeu,
 Au bout de quelque tems il s'use,
 Et chacune et chacun finissent en tout lieu,
 Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
 Je médisois du dieu de la terre et du ciel:
 En amour j'étois tout physique ;
 C'est bien un point essentiel ;
 Mais ce n'est pas le point unique.
 Il est mille façons d'aimer ;
 Et ce qui prouve mon système,
 C'est que la bergère que j'aime
 En a mille de me charmer:
 Si de ces mille, ma bergère,
 Par un mouvement généreux,
 M'en cédoit une pour lui plaire
 Nous y gagnerions tous les deux.





V E R S

DE M. DE VOLTAIRE,

Sur la pièce intitulée le Cœur.

CERTAINNE Dame honnête et savante
et profonde,

Ayant relu dix fois votre traité du cœur,
Disoit en se pâmant : que j'aime cet
auteur!

Ah ! sans doute qu'il a le plus grand
cœur du monde.

De mon heureux printems j'ai vu pas-
ser la fleur ;

Le cœur pourtant me parle encore.

Du nom de petit cœur quand mon
amant m'honore,

Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! foibles humains , quels destins
sont les nôtres !

Qu'on a mal placé les grandeurs !

Qu'on seroit heureux si les cœurs
Étoient faits les uns pour les autres !
Illustre Chevalier, vous chantez vos
combats,
Vos victoires et votre empire ;
Et dans vos vers heureux, comme vous
pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.
Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu
du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve et dit avec
franchise ;
Il eut encor plus de valeur,
Quand il étoit homme d'église.





V E R S

A MADAME D***,

*En lui envoyant une nouvelle édition
des Fables de LA FONTAINE.*

V oici le bon homme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien
reçue,
Du masque de la fable et du charme
des vers ;
Et c'est la seule vierge en ce vaste
univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve, même ici bas,
Venoit enseigner la sagesse,
Il faudroit bien que la déesse

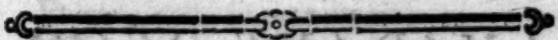
A son profond savoir joignit quelques
appas ;

Le genre - humain est sourd , quand on
ne lui paît pas.

Pour nous éclairer tous sans offenser
personne ,

La charmante Minerve a pris vos traits
charmans.

En vous voyant je le soupçonne ,
J'en suis sûr quand je vous entends.



V E R S

*A MADAME DE***.*

QUAND on veut être sage , on ne peut
sans effroi ,

Ni vous voir un moment , ni souvent
vous entendre.

A quel titre aujourd'hui suivrai - je vo-
tre loi ?

L'amour est trop jeune pour moi ,

L'amitié n'est pas assez tendre.

De ces deux sentimens l'un à l'autre
enchaînés ,

Lise , acceptez le juste hommage.

Souriez à l'un d'eux , à l'autre par-
donnez ;

Et j'abjure à vos pieds le projet d'être
sage.



MADRIGAL

A MADAME DEC***.

QUELQUE plaisir qu'on sente

A pouvoir tourmenter ,

Je plains celle qui tente

Sans se laisser tenter.

Auprès de vous , ma tante ,

Il faudroit emprunter

Votre ame indifférente ,

Pour vous bien résister ;

Ou votre voix touchante ,

Pour se faire écouter.

V E R S

*A MADAME DE****

LA sagesse est sublime, on le lit,
mais hélas !

Tous ses adorateurs souvent ne l'ai-
ment guère,

Et sans vous je ne saurois pas,
Combien la sagesse peut plaire.

Il falloit qu'à mes yeux elle eut tous
vos appas,

L'amour se cache, il rend les armes ;
Il eût vaincu par vous, par vous il est
vaincu,

Jamais il n'aura tous les charmes

Que vous prêtez à la vertu.

On la voit dans vos yeux. Ah ! qu'elle
y paroît belle !

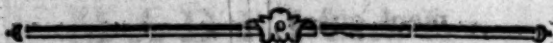
Lorsque vous nous parlez, c'est elle
qu'on entend ;

Vous lui prêtez toujours une forme
nouvelle ;

Tantôt c'est de l'esprit , tantôt du sentiment ;

Enfin elle est si naturelle ,
Elle a si bien vos traits , que nous ignorons tous ,

Si c'est vous que l'on aime en elle ,
Ou bien elle qu'on aime en vous.



MADRIGAL

A MADAME DE C***.

LE premier jour que je la vis ,
J'aperçus sa beauté , mais je n'aperçus qu'elle ;

Et le jour que je l'entendis ,

Je la trouvois bien plus que belle.

J'admirai son esprit , je louai ses traits ,

Sans penser que mon ame en seroit enflammée ;

Si j'avois su d'abord combien je l'ai-
 merois ,
 Je ne l'aurois jamais aimée.



MADRIGAL.

LE tendre amour se blesse ,
 Des sermens indiscrets ;
 Ne l'enchaînons jamais ,
 Pour le garder sans cesse.
 Avec nos feux ,
 Avec nos vœux ,
 Qu'il finisse ou qu'il dure ;
 Qu'il renaisse à chaque moment ,
 Mais qu'il renaisse librement ;
 Car , dès qu'on songe à son serment ,
 On est déjà parjure.





V E R S

*A M. LE P. DE B***.*

P RINCE, venez ici passer des jours
sereins ,
Ne dédaignez point un asyle
Que l'amitié para de ses modestes
mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la
ville ,
Font pour vous enchaîner des efforts su-
perflus.
Des goûts plus innocens , un bonheur
plus tranquille ,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve
en nos retraites ,
Valent vos Dames , vos Seigneurs ;
Bien de ces Messieurs sont des bêtes,
Peu de ces Dames sont des fleurs.

V E R S**A U N E D A M E.**

TU disois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur;
Tu trouvois le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur;
Tu me peignois la tendresse,
Hélas! c'est moi qui la sens;
Tu jurois d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

V E R S**A U N E D A M E,**

Née sous le solstice d'été.

ON vous ébauchoit en automne,
On vous finit pendant l'été,
Vous pourriez ressembler à Cérès, à
Pomone;

Mais à dire la vérité,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à
personne.

Tout l'univers fit son devoir,
Au moment où vous êtes née;
Le soleil s'arrêta pour vous mieux re-
cevoir,
Et depuis, la terre étonnée,
A trouvé que les jours les plus longs de
l'année,
Sont encor trop courts pour vous
voir.



V E R S

A MADAME DE***,

En lui envoyant le conte d'Aline.

O vous que nous adorons tous,
Sans vous avoir appris combien vous
êtes belle;
Qui pouvez dans vos fers voir maint
amant fidèle

Sans vouloir en souffrir un seul à vos
genoux.

Sous prétexte d'être parfaite,
Vous n'êtes pas sensible et pas même
coquette :

Vous avez toute la candeur
D'Aline sortant du village :
D'Aline reléguée en un désert sauvage,
Votre esprit a la profondeur.
Je serois peu surpris que le sceptre du
monde,

A vos attraitsun jour en tribut fût donné,
Mais je serois bien étonné,
Que vous fussiez jamais la reine de
Golconde.





V E R S
DE MADAME DE M.,
A MADAME DE R.,

*En lui envoyant son portrait fait dans
sa jeunesse.*

Ces traits furent les miens, quand
presqu'en votre enfance,
A vous chérir toujours mon cœur s'est
engagé,
En vous les rappelant, jugez de ma
constance ;
Mes traits ont disparu, mon cœur
n'est point changé.
Que dis-je ? il change aussi, mais dans
un sens contraire :
Car au lieu de s'éteindre il se sent
animer.

Sur quelque nouveau charme à toute
 heure il s'éclaire ,
 Et toujours votre amie apprend à mieux
 aimer.



V E R S

Sur le singe du feu Roi de Pologne.

Ces climats ne l'ont point vu
 naître ,
 Et par un coup du sort, il tomba dans
 nos mains :

Mais par son amour pour son maître,
 Jacot est devenu le singe des Lorains.





V E R S

*D'une Dame qui envoyoit des cheveux
blancs à un de ses amis.*

LES voilà, ces cheveux que le tems
a blanchis ;

D'une longue union , ils sont pour vous
le gage ,

Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge ,
Il m'a laissé de vrais amis.

On m'aime presque autant , j'ose ai-
mer d'avantage ;

L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des
ans ,

Elle est le fruit du goût , de l'estime
et du tems :

On ne s'y méprend plus , on cède à
son empire ,

Et l'on joint sous les cheveux
blancs ,

Au charme de s'aimer le droit de se
le dire.



EPI TRE

*De Mr. le Chevalier Bonnard, à Mr.
le Chevalier de B***.*

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux,
Sont cités par toute la France :
On sait par cœur ces riens charmans
Que tu produis avec aisance ;
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence ;
Les beaux esprits de notre teins,
Quoique s'aimant avec outrance,
Trocqueroient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans,
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talens.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits,
N'équivalent, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'église.

Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour-à-tour :
La gloire en sourit : et l'amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses graces !
Il revit en toi, tu remplaces,
Le héros de Saint-Evremont.
Les Ris le suivirent sans cesse,
Et dans son arrière saison,
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse,
En vain le tems de son poison,
Voudroit amortir ta saillie :
Tu donneroies à la raison.
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau ;
Brille dans nos camps, à Cythère.
Sûr de plaire et toujours nouveau,
Chante les plaisirs et Voltaire :
Lis Végèce, Ovide et Follard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,

Couvrir ton bonnet de Hussard.
 Gardes ton goût pour les voyages ;
 Tous les pays en sont jaloux ,
 Et le plus aimable des fous
 Sera par tout chéri des sages.
 Sois plus amoureux que jamais ;
 Peins en courant toutes les belles ,
 Et sois payé de tes portraits
 Entre les bras de tes modeles.



R É P O N S E.

ON me l'avoit bien dit , tout flat-
 teur est pervers ,
 Et le miel qu'il distille est un poison
 caustique :

En feignant d'admirer mes vers ,
 Les votres en font la critique.
 Vos éloges ne m'offrent rien
 Dont ma vanité ne s'attriste ;
 Vous me louez beaucoup , mais vous
 louez trop bien ,
 Et je me sens battu par mon Panégy-
 riste.



LE BON AVIS.

Air : Du serein qui t'a fait envie.

FAISONS l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits,
La guerre au monde est un peu chère;
L'amour en rembourse les frais.

Que l'ennemi, que la bergère
Soient tour-à-tour serrés de près.
Eh! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après?

Fin du premier volume.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce
premier Volume.

E PI TRE à Aline ,	page 5
La Reine de Golconde , conte ,	7
Envoi au Roi de D. ,	35
Voyage en Suisse , Lettres ,	37
Réponse de M. de Voltaire ,	67
Sur l'Erreur ,	69
Céix et Aloyone ,	73
Traduction de l'histoire de Biblis ,	93
Traduction libre des Odes d'Horace , Otium Divos rogat , etc.	107
Rectius vives Licini ,	110
Imitation d'Horace ,	112
Imitation d'un morceau de Claudien ,	113
L'Oculiste , conte ,	115
Le Cœur ,	121
Vers de Mr. de Voltaire sur la pièce intitulée le Cœur ,	124
A Madame de *** en lui envoyant une nouvelle édition des Fables de La Fontaine ,	126

T A B L E.

<i>Vers à Madame de *** ,</i>	127
<i>Madrigal à Madame de C. ,</i>	128
<i>Vers à Madame de *** ,</i>	129
<i>Madrigal à Madame de *** ,</i>	130
<i>Madrigal ,</i>	131
<i>Vers à M. le P. de B. ,</i>	132
<i>Vers à une Dame ,</i>	133
<i>Vers à une Dame née sous le solstice d'été ,</i>	idem.
<i>Vers à Madame De *** en lui envoyant le conte d'Aline ,</i>	134
<i>Vers de Madame de M. à Ma- dame de R. , en lui envoyant son portrait fait dans sa jeunesse ,</i>	136
<i>Vers sur le singe du Roi de Po- logne ,</i>	137
<i>Vers d'une Dame qui envoyoit des cheveux blancs à un de ses amis ,</i>	138
<i>Epître de Mr. le Chevalier Bon- nard , à Mr. de B *** ,</i>	139
<i>Réponse ,</i>	141
<i>Le bon avis , couplet ,</i>	142

Fin de la table du premier Volume.

